

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

Champiery
LU ET APPROUVÉ
le plaisir... total
4474, rue St-Denis
Montréal 444-2587
jusqu'à 20h en
cinq jours ouvrés

Montréal, samedi 17 novembre 1990

TOUT SÉCUR

Le retour de la divine comtesse

Le chapelet en famille

BLOC-NOTES



LES PETITES VEUVES MODÈLES

BORO

Odile Tremblay

ELLE a bercé et terrifié délicieusement bien des enfances; la mienne en tout cas qui pleurait sur les malheurs de Sophie, rêvait aux féeries de Blondine, Bonne-Biche et de Beau-Minon, frémissait aux volées de coups distribués par madame Mac' Miche sur l'innocent derrière du bon petit diable. Ah la comtesse de Ségur! Ventera-t-on ja-

mais assez les charmes surannés de sa plume ineffable?

Certains éducateurs l'ont mise à l'index, interdisant à leurs enfants la fréquentation de récits où fleurissent comme des mauvaises herbes les préjugés de classe, la cruauté, le racisme et le sexisme. Mais, rien à faire! 116 ans après sa mort, elle plaît toujours et les petits la goûtent et la réclament. À croire que sa recette était bonne: énormément d'amour, une grande compréhension du

monde enfantin, beaucoup de tendresse, une imagination débridée, une dose de cette tonifiante horreur qui séduit tant les jeunes lecteurs.

Bon an mal an, Hachette et Castorman écoulent à eux deux 500 000 volumes signés par la comtesse. En terme de chiffres de ventes, les livres de la célèbre grand-mère, née Rostopchine, dépassant aujourd'hui les 30 millions. Sans parler des éditions pirates, des traductions, des adaptations en bande dessinée, etc.

Et voici que chez Robert Laffont, on frappait dernièrement un grand coup: la réédition des œuvres complètes de l'inimitable conteuse (on en compte 21), avec, en prime, un glossaire, une chronologie et des lettres inédites à son éditeur. Le tout nous parvient en trois volumes dans un superbe coffret cartonné. De toute évidence, ces ouvrages magnifiques ornés de gravures d'époque ne sont pas destinés aux bibliothèques des enfants mais à celles des adultes.

adultes qui se languissent de leurs premières lectures et qui partiront au fil de ces 3523 pages à la recherche de leur temps perdu.

Bien sûr, il y a les grands classiques; *Les mémoires d'un âne*, célèbrant les exploits de Cadichon, *Les malheurs de Sophie*, délicieuses petites historiettes, d'autant plus vivantes qu'elles arrivent en droite ligne du passé de l'auteur, baptisée Sophie, qui passe ici ses souvenirs d'enfance

Voir page D-6: Ségur

UN FORUM sur l'avenir d'un peuple est une chose rarissime, un événement peu banal. On n'en tient pas à tous les retours de calendrier agricole. On ne sème qu'une fois en ces matières...

Mais au Québec, où l'on a perdu le sens des mots depuis l'époque du chapelet en famille, il semble qu'un tel forum sur l'avenir (d'une province qui n'est pas encore convaincue d'être un pays qui contiendrait peut-être un peuple) soit justement devenu une pratique banalisée, télévisée. Et ennuyante.

Depuis quelques jours, on assiste, agacés, au spectacle désolant. Cette assemblée pépère, où de vieux survivants n'osent pas dire ce qu'ils sont, où des évêques viennent nous rassurer sans se compromettre, où des enragés du non sont à nouveau des enragés du oui, fait office de chapelet en famille.

Que ce travail de parlotte en rond, et de redites au carré, se fasse sans qu'on y intègre un seul intellectuel, écrivain, poète, est au bout du compte une bonne chose. C'est le signe que l'affaire n'est pas sérieuse... et cela prouve à quel point la firme de bonne aventure Bélanger-Campeau est un cirque comme un autre, dans le sens figuré du désordre, comme dans *quel cirque!*

Il y a des mascarades joyeuses, des mascarades sinistres, où le théâtre triomphe; il y a aussi des mascarades trompeuses où la mise en scène a plus de parenté avec l'hypercritisme et le petit commerce que la grande-comédie-qui-dit-vrai comme au temps de Molière. Devant le spectacle de la commission Campeau-Bélanger, on est du côté du boulevard du crime...

Voilà une assemblée, réunie comme un conseil d'administration, dirigée par deux têtes, une qui a déjà dit oui une qui a déjà dit non, et dont les 36 membres (36 têtes valent mieux qu'une? pas sûr) reçoivent le tout-venant des mémorialistes, auteurs de rapports, fédéralistes, indépendantistes, souverainistes, immobilistes, étapistes, continentalistes, qui les uns après les autres récitent les *ave* ou les *amen* qui, pensent-ils, sauveront ou perdront le Québec.

On n'y croit plus. Si jamais on y a cru!

Dans le bloc-notes d'un cahier littéraire, de quoi je me mêle, dirait-on? Je dis d'abord que la littérature englobe tout. Et le politique. Et l'avenir encore plus!

Mais je dis surtout qu'il fallait écrire ici, au cas où certains le regretteraient encore, que l'absence d'un seul écrivain, d'un seul poète, d'un seul intellectuel, dans cette récitation du chapelet, est une très très bonne chose.

L'avenir d'un peuple ne se détermine pas en comité; ne résulte pas d'une accumulation de rapports et d'une addition-soustraction des pour et des contre. Pour quoi? Contre quoi?

La firme de bonne aventure Bélanger-Campeau, m'est avis, a été pensée pour remplacer le chapelet en famille. Il n'y aura pas de fin, d'issue, de porte de sortie, et le chapelet se terminera comme un chapelet, c'est-à-dire nulle part. Après la cinquième dizaine on reviendra au « Je crois en Dieu ».

— Robert Lévesque

James Ellroy

Écrire dans le noir

Serge Truffaut

À LONDRES, en 1953, Somerset Maugham s'est trompé. Dans une longue et parfois passionnante dissertation sur le genre policier, Maugham, auteur pourtant heureux d'un roman intitulé *Le fil du rasoir*, a bêtement cafouillé au moment de la conclusion.

À la trente-quatrième et dernière page d'un article baptisé *Déclin et chute du roman policier*, Maugham, le ton péremptoire au bout du crayon, affirma que les héritiers de Dashiell Hammett et Raymond Chandler « se sont montrés si excessifs qu'ils ont atteint à l'absurde. Dans leur recherche forcenée du sensationnel, ils ont anesthésié leurs lecteurs au lieu de les terroriser et ils ont fini par les faire rire de dérision. Je ne vois guère qui peut succéder à Raymond Chandler. Je crois que le roman policier, aussi bien que

le roman de pure déduction que le roman noir, est mort ».

Écho littéraire du tragique quotidien, le roman noir, n'en déplaise à ce brave Maugham, n'a pas cessé, depuis Hammett et Chandler, de se frayer un chemin. De s'infiltrer à droite comme à gauche, en haut comme en bas. Le roman noir existe et persiste parce qu'il est cannibale et que nous sommes tous des cannibales. Le roman noir est l'animal de cette chose vague qu'on nomme littérature.

Il est né bien avant Chandler et Hammett. Il est né au moment précis où Adam a goûté la peau de Ève et vice-versa. Le désir, l'obsession, le sang, la folie sont ses sujets favoris. L'alcool, la drogue, la cigarette, le couteau et le 38 sont ses accessoires favoris. Chacun en leur temps, et avec des outils divers, Balzac, Bataille, Céline, Dostoïevski, Faulkner, Shakespeare, Sophocle et Zola ont fait du roman noir.

Entre ce mois de l'année 1953 au cours duquel Maugham clama la mort du roman noir et aujourd'hui, il y a eu Charles Manson et le sida, le massacre de My Lai et les Rolling Stones, les étudiants morts de l'université de Kent et l'overdose de Keith Moon, le suicide de Chet Baker et l'École Polytechnique, le LSD et la grève de la United Aircraft, Octobre 70 et Tchernobyl. Autant de chapitres du roman noir qui quotidiennement s'écrivent avec le sang des uns et la fureur des autres.

Entre ce mois de l'année 1953 et aujourd'hui il y eut même, voire surtout, ce 22 juin 1958. « Je revenais en taxi de chez mon père et je suis arrivé dans une maison pleine de policiers. Un grand flic m'a pris à part et m'a dit: Ta mère a été assassinée. Où est ton père? Il était alors leur premier suspect. D'après ce que j'ai su par la suite, son corps, entièrement nu, avait été trouvé par des

Voir page D-12: Ellroy



James Ellroy

PHOTO JACQUES GRENIER

Andrée Ferretti
La vie partisane

Récits



• l'Hexagone

ANDRÉE FERRETTI LA VIE PARTISANE

- Un livre fort et passionné, habité par l'histoire et la mémoire des femmes vivant en parfaite connivence avec leur temps.
- D'une écriture passionnée qui ne se dément pas, ces récits confirment le talent de l'auteure de *Renaissance en Paganie*.
- «L'écriture est dense, fébrile et belle comme elle se prolonge dans la totalité du recueil.»

Marie-Ève Pelletier, *Le Droit*

RÉCITS

l'Hexagone

lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

RÉCITS



LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

EN MÉMOIRE D'UNE SOUVERAINE :
Marguerite Yourcenar
Yvon Bernier,
Boréal,
166 pages.

« PENDANT les 15 années qu'a duré ma relation avec Marguerite Yourcenar, années fastes auxquelles la mort devait mettre fin, il me fut accordé un bien grand bonheur : celui d'aimer et d'admirer à égalité un seul et même être, écrit Yvon Bernier dans la préface de ce recueil de



textes. (...) Mais, si limpides que soient les sentiments éprouvés, si infiniment digne d'en recevoir la confiance que soit la personne qui les inspire, il peut aussi se révéler impossible de les lui avouer. Les textes rassemblés ici auront donc été, tout au long de notre commerce, autant de façons de dire cet indicible. »



Yvon Bernier, rappelons-le, a été chargé par l'auteur des *Mémoires d'Hadrien* de l'édition de ses œuvres complètes dans la collection de La Pléiade.

ESTHÉTIQUE DE LA SOLITUDE
Renaud Camus,
P.O.L.,
284 pages.

« (LE STYLE) est seul capable de faire des heures une journée, de la nourriture un repas, d'une discussion un échange, d'un cliché une photographie, d'un geste un souvenir, du temps qui passe un peu de temps qui reste », écrit l'auteur. Dans cet ouvrage, Renaud Camus, qui possède un ton unique, traite de la langue, de l'art et de littérature à travers une série de notes.

LES FICELLES DU POUVOIR LAVALIN
Carole-Marie Allard,
JCL éditions,
318 pages.

« CET OUVRAGE est en réalité un reportage exhaustif sur les grandes réalisations de Lavalin et sur les stratégies, les batailles et les jeux de couloirs de son président, mais aussi sur certains échecs et certaines bavures de cet homme ambitieux, qui ne recule devant personne pour parvenir à ses fins, écrit Jean-Paul Gagné dans la préface (...) Le livre lève également le voile sur l'imposant réseau de relations d'affaires qu'entretient minutieusement le maître absolu de Lavalin, un réseau complexe formé de ministres et d'administrateurs de divers gouvernements et de différents partis politiques... Enfin, cet ouvrage éclaire sur le modèle québécois de développement économique, que caractérisent la forte complicité de l'État et de l'entreprise privée et les relations privi-

JEAN-YVES TADIÉ LE ROMAN AU XX^e SIÈCLE



les dossiers belfond

légiées que les gens d'affaires et les politiciens entretiennent soigneusement. »

LE FRANÇAIS SANS FAUTES
Jacques Capelovici,
Acropole,
322 pages.

CE RÉPERTOIRE des fautes les plus fréquentes de la langue écrite et parlée saura piquer la curiosité de tous les locuteurs français. Sur la couverture du livre, on donne quelques exemples des fautes répertoirees dans l'ouvrage : solutionner pour résoudre, un problème conséquent pour un problème important, ceci dit pour cela dit, encourir un risque pour courir un risque, rentrer à l'ENA pour entrer à l'ENA, un candidat émérite pour un candidat talentueux, les boissons alcooliques pour les boissons alcoolisées, un magasin bien achalandé pour un magasin bien approvisionné, clôturer la séance pour clore la séance, cela m'indiffère pour cela m'est indifférent, etc.

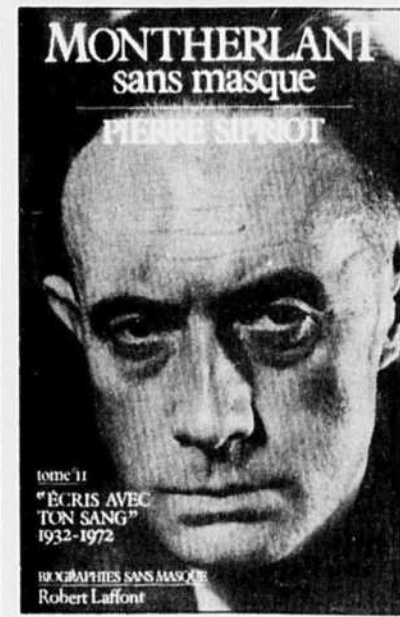
PAOLO & VITTORIO TAVIANI
Gérard Legrand,
Cahier du cinéma,
coll. « Auteurs »,
160 pages.

« DOUZE longs métrages en trente ans, une équipe essentiellement familiale (l'épouse de Paolo, Lina Nerli Taviani, est leur costumière; celle de Vittorio est leur scripte); une cer-

taine variété de chefs-opérateurs, mais la présence quasi constante (depuis *Scorpione*) de Gianni Sbarra, décorateur dont le travail s'étend jusqu'à une sorte de pré-designing, constate l'essayiste, critique de cinéma à la revue *Positif*. Cet artisanat résolu et patient ne se retrouvera pas de sitôt dans le vacarme et la fébrilité où (à mes yeux) n'en finit pas de finir l'art cinématographique. »

LE ROMAN AU XX^e SIÈCLE
Jean-Yves Tadié,
les dossiers Belfond,
228 pages.

JEAN-YVES TADIÉ analyse plus d'une centaine d'œuvres littéraires, de Gide à Perec, de Malraux à Robbe-Grillet, de Bernanos à Claude Simon, de Kafka à Mann, de Dos Passos à Kundera, pour tracer un portrait de la création romanesque du XX^e siècle. Il aborde les problèmes du narrateur, des personnages, de la structure, de la poétique de la ville et du statut de la pensée dans le récit.



MONTHERLANT SANS MASQUE
tome II : « Ecris avec ton sang »,
1932-1972,
Pierre Sipriot,
Robert Lafont,
506 pages.

« AINSI mourut le 21 septembre 1972, à quatre heures de l'après-midi, Henry Millon de Montherlant, écrivain de grande race, qui avait du soleil plein la tête et au cœur des tendresses et des révoltes, qui, pendant cinquante ans de vie littéraire, avait exprimé toutes les passions humaines, passant des rois guerriers aux chérubins, des sœurs de Port-Royal au dieu des enfers, des taureaux aux ruines de Rome, des femmes éplorées à ceux qui les faisaient souffrir et qui, s'il avait été enterré, eût voulu une tombe avec ces seules mots : Montherlant 1895-1972 aventurier », constate le biographe.

LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

LE DEVOIR organise une table ronde sur la critique littéraire au Québec, lundi à 15 h 30, sur la Grande Place du Salon du livre de Montréal. Les participants sont : Denise Bombardier, Jean Basile, Marie Cardinal et Gilles Marcotte.

En passant au Salon
LA MAGNÉTHOTHÈQUE, bibliothèque de livres-cassettes pour aveugles, tiendra son encan annuel dans le cadre des activités spéciales du Salon du livre ce samedi, 17 novembre, à 12 h 30. C'est l'occasion de magasiner pour Noël. Des dictionnaires, des collections jeunesse, des livres-jeux pour enfants, des romans pour tous les goûts seront mis aux enchères, en lot de livres neufs ou usagés. Des auteurs, des maisons d'édition et des comédiens participent à l'événement.

Brunch littéraire
L'UNION des écrivains québécois, en collaboration avec le Salon du livre, invite les écrivains et le grand public à son brunch littéraire annuel, le dimanche 18 novembre, à 11 heures, au salon Westmount de l'hôtel Bonaventure. On présentera, entre autres, des lectures de textes. Un hommage particulier sera rendu à Réjean Ducharme, lauréat du prix Gilles-Corbeil. La comédienne Luce Guilbeault fera la lecture d'un extrait de son œuvre. De plus, une dizaine d'écrivains, lauréats de prix littéraires décernés au cours des douze derniers mois, liront aussi quelques extraits. Au programme : Louise Bouchard, François Charron, Pierre Des Ruisseaux, Jean Éthier-Blais, Jean-Pierre Girard, Marco Micone, Elise Turcotte. L'Uneq offre encore cette année des prix de présence : deux séries d'une quinzaine de livres qui ont été couronnées, complètes par les publications de l'Uneq. Le prix du billet est de 10 \$. Informations et réservations : 526-6653.

Fanfan au Salon
LE CÉLÈBRE et charmant auteur de *Fanfan* (Flammariion), Alexandre Jardin, sera au stand Flammariion (no 151) au Salon du livre, le samedi 17 novembre de 15 h à 16 h 30.

Languedoc Roussillon
UNE VINGTAINE d'éditeurs du Languedoc Roussillon seront présents au Salon du livre. Mentionnons : Fata Morgana, Verdier, Climats, l'Éclat, l'Aphélie, Jacqueline Chambron, Gris Banal, Jacques Brémond, Mare Nostrum, Cadex, l'atelier du Gué, Antigone, le Pélican, Éditions de l'Eau, Car rien n'a d'importance, Les Presses du Languedoc, Table rase, Espace 34. Le centre Régional des lettres du Languedoc Roussillon proposera une information sur l'édition dans les régions du sud de la France (Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées, Auvergne, Provence, Alpes-Côte d'Azur).

Chez Québec/Amérique

AU STAND des éditions Québec/Amérique, on peut rencontrer aujourd'hui, de 15 h à 16 h 30, Gérard Tougas, auteur du roman remarqué par la critique, *La mauvaise foi*. Demain, le 18 novembre, Yves Beauchemin, auteur du *Matou* et de *Juliette Pomerleau*, entre autres, sera présent au kiosque de 13 h à 15 h, tandis que Marina Orsini (Émilie), Germain Houde (Caleb) et Arlette Cousture, auteur des *Filles de Caleb* seront présents de 15 h à 18 h.

UNESCO
LA COMMISSION canadienne pour l'UNESCO sera présente au SLM au stand 1017 et proposera des ouvrages de documentation, des brochures et une exposition de photos sur le thème de l'Année internationale de l'Alphabétisation (une initiative de l'Unesco). Les visiteurs pourront obtenir des documents gratuits, ainsi que l'affiche de la jeune artiste québécoise Zabelle Côté, choisie par un jury international pour marquer ce nouvel effort contre l'analphabétisme. Rappelons que, selon Statistique Canada, 22 % des Canadiens âgés de 16 à 69 ans (environ 4 millions de personnes) sont incapables de lire et de comprendre un texte quel que peu complexe.

Éditeurs hors-Québec
LES ÉDITEURS acadiens et canadiens-français procéderont au lancement collectif de 13 livres, aujourd'hui le 17 novembre, de 19 h à 22 h, aux salons 7 et 8 de la mezzanine.

Prix littéraires
LE JURY du prix François Sommer a décerné son prix 1990 catégorie littéraire à *L'œil américain* de Pierre Morency, publié aux éditions Boréal/Seuil. La remise du prix aura lieu le jeudi 16 décembre à 11 h 30 à la maison de la Chasse et de la Nature.

La plume d'argent
LES NOMS des gagnants du concours littéraire « La plume d'argent 1990 » ont été dévoilés récemment. Le premier prix, accompagné d'une bourse de 700 \$, a été attribué à Simone Grenier-Bibeau pour *Une histoire personnelle*. Le second et le troisième prix ont été décernés respectivement à Gloria Dumouchel-Garceau pour *Fin dernière* et à Georges A. Savaria pour *La lampe-obus*. Le jury du concours était composé de Arlette Cousture (présidente du jury), Andéanne Lafond, Suzanne Dessureault, Jean-Yves Soucy et Antoine Del Busso.

Rencontre littéraire
PAUL CHAMBERLAND est l'invité de la Place aux poètes ce mercredi, 21 h, au bar Au plaisir, 4467a, rue Saint-Denis. Il lira, entre autres, des extraits de *Le multiple événement terrestre* publié à l'Hexagone.

Nathalie PETROWSKI

Il restera toujours le Nebraska



CEUX ET CELLES QUI ONT AIMÉ:

«Le roman de Nathalie Petrowski hypnotise, ou plutôt, il crée chez le lecteur une dépendance heureuse jusqu'à la fin.»
Marie-Eve Pelletier
Le Droit

«Et vous serez surpris de la nouvelle Nathalie, qui a plongé cette fois-ci en elle-même. Il restera toujours le Nebraska est un bon gros roman... touchant.»
Jean Barbe
Voir

«Il restera toujours le Nebraska est aussi un roman sur les rapports entre les hommes et les femmes.»
Marie-Andrée Lamontagne
MTL

«C'est drôle très souvent et ça demeure, d'un bout à l'autre, écrit dans une langue vivante, remplie d'images.»
Anne-Marie Voisard
Le Soleil

«Elle rajoute ainsi aux "portraits" de la littérature québécoise celui très particulier et nouveau des parents "sartriens" d'autrefois vus par leurs enfants.»
Jean Basile
Le Devoir

«J'ai lu d'un trait sans m'ennuyer un instant.»
Pierre Foglia
La Presse

ET LES AUTRES:
«Je dirais qu'il restera toujours le Nebraska a quelque parenté avec le roman *Vava* de Mme Yolande Villemaire. L'un et l'autre livre nous tombent des mains.»
Réginald Martel
La Presse

«Nous voilà devant un écrit vain.»
Pierre Leroux
Le Journal de Montréal

BORÉAL

TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.

ÉCRITS DES FORGES POÉSIE		NOUVEAUTÉS	
ALARIE DONALD et POZIER BERNARD	Au cru du vent (coédition Musée d'art de Joliette)	6,00 \$	
ALARIE DONALD	La terre comme un dessin inachevé	6,00 \$	
ALBERT MICHEL	Une photo à côté du banc de neige	6,00 \$	
BLOUIN LOUISE	Des mots pour rêver (Anthologie) (coédition Éditions Pierre Tisseyre)	7,95 \$	
BOISSÉ HÉLÈNE	Je n'écris plus	6,00 \$	
BREMOND JACQUES	Guillaume des Ors (coédition Le Dé Bleu)	12,00 \$	
CHATILLON PIERRE	Le violon soleil	10,00 \$	
CHARRON FRANÇOIS	La beauté des visages...	10,00 \$	
CHASSON HERMENE GILDE et FEDERICO GARCIA LORCA	(GRAND PRIX DE POÉSIE FONDATION DES FORGES 1990)		
CLOUTIER CÉCILE	Lèvres urbaines No 19	6,00 \$	
COLLECTIF	Lampée	10,00 \$	
COLLECTIF	Des Forges # 29	6,00 \$	
DAOUST JEAN-PAUL	Poésie 89	12,00 \$	
DOBZYNSKI CHARLES	(coédition Collège de Joliette)		
FERLINGHETTI LAWRENCE	Les cendres bleues	10,00 \$	
HARVEY PAULINE	Les heures de Moscou	12,00 \$	
JUTEAU MONIQUE	Amant des gares	12,00 \$	
JOUFFROY ALAIN	Montréal français (Lèvres urbaines No 16)	6,00 \$	
LANGEVIN GILBERT	Trop plein d'angles	6,00 \$	
LÉGER PIERROT	Éros déraciné (coédition Le Castor Astral)	12,00 \$	
MURRAY SIMONE G.	Haut risque	10,00 \$	
PETITS JEAN-PIERRE	Les chants de la soif	10,00 \$	
ROUSSEAU PAUL	À tir d'elles	6,00 \$	
SAINT-DENIS JANOU	La fête des bannières emplumées	6,00 \$	
ST-YVES DENUIS	Micro-textes (PRIX OCTAVE-CRÉMAZIE 1990)	6,00 \$	
TRANSTRÖMER TOMAS	Mémoire innée	10,00 \$	
VANIER DENIS	Tranches de ciel	10,00 \$	
	Baltiques et autres poèmes (coédition Le Castor Astral)	12,00 \$	
	Les stars du doédo	10,00 \$	
BEAUCHAMPS LOUISE	Objet (PRIX JOVETTE-BERNIER 1989)	5,00 \$	
CORNELLIER LOUIS	Neurones fragmentés	6,00 \$	
GUIMOND DANIEL	Ne jamais rien dire	5,00 \$	
LEDUC ANDRÉ	Une barque sur la lune	5,00 \$	
MONETTE HÉLÈNE	Lettres insolites	6,00 \$	
BEAUSOLEIL CLAUDE	Ville concrète (coédition Artalect)	10,00 \$	
BROSSARD NICOLE	Amantes (coédition Artalect)	10,00 \$	
KURAPAL ALBERTO	Confidenciel / Urgent	10,00 \$	
MIRON GASTON	La marche à l'amour (coédition Artalect)	15,00 \$	
PRÉFONTAINE YVES	Le désert maintenant	10,00 \$	

L le plaisir des
Livres

Retour romanesque au merveilleux judéo-chrétien



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

JE ne sais pas si le Québec s'apprête à retourner aux vèpres, toujours est-il que le merveilleux judéo-chrétien fait un retour en force cet automne. Trois livres, au moins, viennent de paraître dont les protagonistes sont des saints ou des personnages bibliques. Et il ne s'agit pas de livre de piété...

JEAN MARCEL a commencé la publication de son *Triptyque des temps perdus* l'an dernier avec *Hyppatie ou la fin des dieux* dont la tenue littéraire et l'originalité ont été signalés par tout le monde. Le deuxième tome du triptyque est consacré à Saint Jérôme, un des Pères de l'Église, à qui on doit la traduction de la bible en latin, la Vulgate. C'est pourquoi Jean Marcel a appelé son nouveau livre *Jérôme ou la traduction*. Je recopie ici le petit Robert pour ceux qui ne connaissent pas saint Jérôme : « Saint Jérôme est représenté en ermite ou en savant dans sa cellule, souvent accompagné d'un lion dont il aurait gagné l'amitié en lui retirant une épine de la patte ». Le lion est donc le symbole de Saint Jérôme et c'est ce lion que Jean Marcel a choisi comme narrateur de son roman.

Cette invention, un peu farfelue, a deux significations principales, sans compter que c'est un clin d'œil malicieux au monde de l'enfance. La première est d'ordre morale. En confiant à un animal, fût-il « le roi des animaux », le soin de raconter l'histoire des hommes, Jean Marcel semble faire un constat terrible de l'état de la race humaine. Nous, les hommes, nous ne sommes plus capables de parler de nous-mêmes. La seconde tient de la technique romanesque. Le livre de Jean Marcel, en effet, rebondit de tableau en tableau et non pas d'action en action, comme il est d'usage dans un roman. C'est que le lion figure toujours en bonne place dans l'abondante iconographie du saint que le hasard des commandes et des ventes a dispersée à travers le monde, jusqu'au musée d'Ottawa. Le lion sert donc de lien entre les épisodes du livre. Il permet à l'auteur de nous faire voyager, sans trop de dépaysement ni ruptures, à différentes époques et dans des différents lieux de notre civilisation car *Jérôme ou la traduction* n'est pas un roman linéaire.

Désert, solitude, ombre féminine qui passe, fastes, « brouillards de l'imagination », il y a beaucoup de formes et de couleurs dans le roman de Jean Marcel. Pourtant, le sujet principal est plus abstrait. C'est une méditation sur le temps et l'espace dont chacun sait les paradoxes. Et, justement, la traduction fait partie de ces paradoxes. Voici comment. Ici, il est onze heures et là seize. Ici, c'est le printemps, là l'automne. Ici, on dit tel mot et là tel autre. Le monde et la description que nous en faisons sont flous, transitoires et suspects. « Tout agit comme s'il n'était que passage, que truchement d'un langage qui est le chaos à un autre langage qui est plus que le sens : la recherche entée et la quête du sens », écrit Jean Marcel qui est un traducteur de Wagner, ce qui doit expliquer certaines choses obscures de ce livre. Surtout, espace ou temps, mots ou silence, tout est relatif à notre moi, explique le romancier. Sans le moi, tout se ressemble comme les grains de sable du désert. Quand Saint Jérôme traduit la bible, il ne fait que superposer son moi — et le temps moderne — aux signes éternels des textes sacrés. C'est ce que nous faisons tous par crainte d'être immobiles comme les morts.

La force de Jean Marcel est dans sa langue magnifique qui plane toujours au-dessus de son sujet. Là où il réussit le mieux, c'est quand il parle de l'enthousiasme des chrétiens de cette époque pour la dispute, l'excès, la pose et la gloire et, surtout, la soif du pouvoir. Le lion de saint Jérôme a les talents de polémiste de Jean Marcel. Les coups de griffes ne manquent pas.

Bien sûr, je comprends que la quête d'un roman est plus importante que le roman lui-même. Bien sûr, quand on parle d'un Père du désert, c'est aride. Mais n'y aurait-il pas, dans la volonté de distance et le refus de toute compromission face au lecteur, si visibles dans ce roman, un excès de gloire et de pose qui, en somme, se justifient mieux chez un saint que chez un romancier québécois ? Faudra-t-il qu'on traduise les livres de Jean Marcel ?

On a compris que j'ai eu quelque difficulté à passer à travers ce livre dense, touffu et sans paragraphes, publié, par surcroît, dans une typographie étrange qui le rend difficile à lire. *Le Triptyque des temps perdus* est parmi ce qui s'écrit de plus haut et de plus noble ici, en ce moment. A cause d'un trop-plein de zèle, ou le contraire, *Jérôme ou la traduction* est plus proche des « melons déliants » gnostiques que des travaux, plus abordables, de Jacques Lacarrière.

LUC MERCURE est un jeune écrivain dont le premier récit s'intitule *Entre l'Aleph et l'oméga*. C'est une vie de Saint Jean, le disciple

bien-aimé, que l'auteur a reconstituée à partir des textes classiques et apocryphes, tout en y rajoutant, bien sûr, quelques commentaires personnels. Par exemple, se demande Luc Mercure, pourquoi une religion qui est dite « d'amour », comme le christianisme, en a montré si peu. C'est le vieux — et toujours jeune, semble-t-il — conflit entre la tradition de Paul et la tradition de Jean, la tradition des verges et la tradition des baisers. Question de caractère.

C'est un bien gros morceau pour un jeune romancier mais on n'a pas trente ans si on n'est pas intrépide. La principale erreur de Luc Mercure est d'avoir pris pour acquis que les lecteurs d'aujourd'hui sont familiers avec les hérésies de Cérinthe, le conflit du jeune Polycarpe et de son père ou la mort de Calimaque. Il semble croire aussi que le style de l'hagiographie médiévale, s'il existe, tient dans des formules comme « des ramures vertes et argentées », ou « l'air limpide », ou « horrifié de ces propos impies ».

N'importe ! Luc Mercure prouve par ce livre qu'il a l'esprit sérieux et l'appétence des grands sujets. Quand il aura perdu le goût des niaiseries médiévales, sa langue trouvera sa vraie couleur qui est fine. Luc Mercure s'en sort avec les honneurs dus aux braves.

FRANCINE CAMPEAU veut donner la parole aux femmes de la Bible qui sont, selon elles et quelques autres, *Les Éternelles fictives*. Ce recueil de récits est dans la tradition de l'avant-garde féministe. L'homme n'est pas invité à y pénétrer à moins de se couper les cheveux comme Samson car, lui dit Dalila selon Francine Campeau : « Je veux une relation complète avec toi ou rien ». Il y a donc un peu de prose, un peu de vers, pas de pronoms personnels et une candeur véritable dans le livre de Francine Campeau qui s'écrit après avoir invoqué Athéna et Ève : « Et je suis là, parmi vous, faite de la même étoffe ». Il ne manque plus que le tailleur.

EN CES TEMPS DE GRIPPE, je m'en voudrai de terminer cette chronique sans signaler l'arrivée d'une nouvelle épidémie littéraire. Après la post-modernité, l'autre, le sens, le sujet, etc. tout un groupe de romanciers québécois, de Robert Baillie à Francine Noël, en passant par de plus austères, viennent de découvrir le « symbolisme » si bien qu'on ne peut plus lire une ligne, voire le nom d'un personnage, ou la plus banale relation d'un événement, sans être invité aussitôt à y découvrir un symbole. Sommes-nous conviés à revisiter le cher *Oiseau bleu* de Maeterlinck avec ses Grandes et ses Petites Douleurs ?

Jérôme ou de la traduction, Jean Marcel, éditions Léméac, 1990.

Entre l'Aleph et l'oméga, ou L'édifiante odyssée d'un Juif errant, Luc Mercure, éditions de l'Hexagone, 1990.

Les Éternelles fictives, Francine Campeau, éditions Triptyque 1990.

DOUCE FRANCE
Yves Navarre,
Léméac, 1990.

Jean Royer

YVES NAVARRE se cherche un public depuis qu'il a quitté le parisianisme et adopté Montréal jusqu'à publier chez Léméac, dans cette jolie collection blanche (jolie mais étrange car on y lit une dizaine d'hommes pour une seule romancière, Antonine Maillet) dirigée par Pierre Filion. Comme le Julien de *Douce France*, Navarre se demande « comment habiter le désert ? »

C'est lui-même qui me disait, le printemps dernier, à l'occasion de la journée du DEVOIR offerte par la librairie Champigny : « Les Québécois ne m'aiment pas. Mon roman n'a pas décollé ». Il parlait de *La terrasse des audiences au moment de l'adieu*, ce livre baroque sur la façon de quitter Paris pour Montréal. Comment un auteur peut-il espérer qu'un roman liturgique puisse accéder au succès populaire ?

Aujourd'hui, cependant, avec la publication de *Douce France*, Yves Navarre peut attendre un accueil plus senti. Il revient au roman-roman, à la traditionnelle histoire des grandes et petites familles bourgeoises de province et cela nous ressemble aussi.

J'ai horreur des critiques qui racontent l'histoire d'un livre puis distribuent leurs médailles à l'auteur avant la dernière pirouette. Aussi, je ne vais pas vous décrire l'arbre généalogique de Geneviève Brabant, dite Ginou, le personnage central de ce roman. Il y a bien sûr ses parents, sa tante Tinette, la seule femme « libérée » de sa province et Julien, ce « fou de Dieu » qui l'enleva un jour de son terroir.

Des romans comme *Douce France*, nous en connaissons chez Mauriac, chez Germaine Guévreumont, chez David Plante aussi, où se tait la famille franco-américaine. Si la classe familiale peut changer, passant de la bourgeoisie à la paysannerie et au prolétariat, l'univers des sentiments reste le même dans tous ces romans jusqu'à celui de Navarre, brillant, foisonnant d'intelligence et d'émotion.

Dans le roman de Navarre, les personnages s'entassent comme dans un bon restaurant français. Les petits faits s'accumulent sous le ton haletant du romancier et la société bourgeoise se trahit dans ses moindres gestes, paroles et silences. Seuls unissent les personnages le sentiment et les intérêts de famille. Ici, la parole est l'autre mensonge qui remplit celui du silence.

Dans ce théâtre des familles, à chacun son histoire. On aime en cachette, on se fuit, on s'évite, on tait ses fortunes comme ses infortunes, on préfère créer des coupables plu-

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

COPIES CONFORMES

DE MONIQUE LARUE
ÉDITIONS LACOMBE, 17,95\$



Ce qui séduit dans ce roman, ce dont se rappellera longtemps après la lecture, c'est l'intelligence qui émane de l'écriture de Monique LaRue.
Marie-Claude Fortin, *Voix*

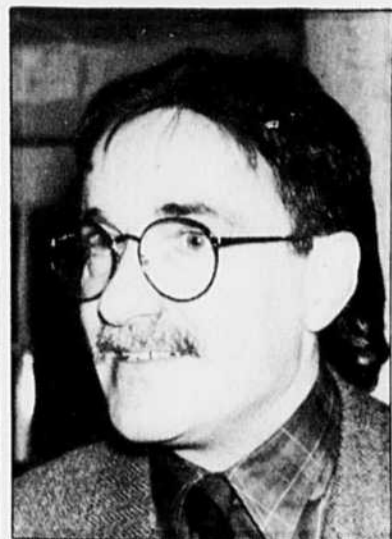
Le voici le roman fascinant des années 1980. Résolument moderne et féminin, intelligent et raffiné. Décapant.
Jean Royer, *Le Devoir*

Il émane de *Copies conformes* quelque chose de profondément mûri dans l'émotion comme dans l'écriture que seuls quelques grands d'ici ont atteint.

Guy Cloutier, *Le Soleil*

YVES NAVARRE

Un roman écrit contre le silence



Yves Navarre

tôt que de s'interroger. Mais à la fin du repas le père Volard peut lancer un : « Douce France ! » parce que toute la famille est réunie.

« La douce France est un fossile », écrit le romancier qui renoue, dans ce livre, avec son univers romanesque (*Le cœur qui cogne*, *Je vis où je m'attache*, *Le Jardin d'acclimatation*) où il est question de s'échapper

de sa famille comme de son désespoir.

Le sujet du romancier Navarre, on le reconnaît dans les propos de Tinette à sa nièce Geneviève (p. 59) : « N'avoue jamais, n'avoue rien. Eux seuls sont coupables et seuls. Tu dois et tu peux comme moi inscrire l'aveu dans la pratique qu'ils font de leur pouvoir et dans les problèmes qu'ils créent à son sujet. Il y a du policier en eux, du policier attendrissant, du policier douloureux, de la tendresse matée, de la tradition sans audace, de l'amour sans humour. Ce sont des fureteurs, des aimables, des rongeurs. Ils se rongent eux-mêmes. Je les respecte. Respecte-les, ils sont malheureux ».

Toute la matière du romancier est dans la distance prise avec la famille. Ainsi son personnage Geneviève avancera dans sa vie en écrivant des lettres imaginaires à ceux qui l'entourent. Ainsi son amant Julien écrira, lui aussi, à la manière d'un romancier, sa propre folie : (p. 139) « Je crois qu'on peut refaire le monde et cette ville. Je ne veux pas de moi, je me veux tous et chacun, je suis nombreux et je suis seul, cela ne me quittera pas de sitôt ».

S'il perd sa folie, il perd tout, comme un romancier. Yves Navarre

SÉANCES DE SIGNATURE SEUIL



PIERRE BILLON

Samedi 17 novembre :

14h00 à 15h00

Dimanche 18 novembre :

16h00 à 17h00



DENISE BOMBARDIER

Dimanche 18 novembre :

15h00 à 16h00



CLAUDE DUNETON

Samedi 17 novembre :

16h00 à 17h00

Dimanche 18 novembre :

14h00 à 15h00



ALINA REYES

Samedi 17 novembre :

15h00 à 16h00

Dimanche 18 novembre :

13h00 à 14h00

MESSIDOR / LA FARANDOLE

PHILIPPE BÉHA

Samedi 17 novembre :

14h00 à 16h00

Dimanche 18 novembre :

13h00 à 14h00

Lundi 19 novembre :

10h00 à 12h00

Mardi 20 novembre :

13h00 à 14h00



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

AU STAND DIMEDIA #369

doit continuer à se chercher un public dans l'écriture. C'est sa folie et la nôtre. Si *Douce France* est un roman qui côtoie le déjà-vu et le mélodrame, par moments, c'est aussi un livre écrit contre le silence qui nous a tués trop longtemps. Nous ne serons jamais assez nombreux pour savoir, comme dit le romancier, que « les mots écrits ont de la voix ». Car la littérature est un pays où toutes les voix se rejoignent enfin.

LOGIQUES LA VIE MODERNE Stands E7-E8

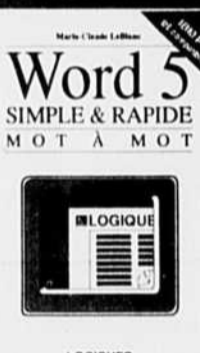
112 p. reliure spirale 18,95\$



L'ORDINATEUR SIMPLIFIÉ
par Sylvie Roy et Jean-François Guédon

La trousse de premiers soins pour votre ordinateur. Pour comprendre votre ordinateur et ses accessoires, et prévenir les problèmes les plus usuels.

180 p. reliure spirale 18,95\$



WORD 5 SIMPLE & RAPIDE (IBM)

par Marie-Claude LeBlanc
Le manuel qui répond à toutes les questions courantes concernant le traitement de texte *Microsoft Word 5* sur IBM PC. Idéal pour les sessions de formation et l'autoapprentissage.

180 p. reliure spirale 18,95\$



PAGEMAKER SIMPLIFIÉ (IBM)

par Hélène Adant
Apprenez à maîtriser l'édition électronique sur votre IBM PC et découvrez par l'exemple les principaux aspects de l'édition.

160 p. reliure spirale 19,95\$



WORD 4 SIMPLIFIÉ (Macintosh)

par Line Trudel
Les trucs et les recettes pour écrire à l'aide de votre Macintosh et pour donner une apparence professionnelle à vos documents.

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.

1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4 (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Marie Cardinal

Des histoires contre l'Histoire



Marie Cardinal

Jean Royer

LE DRÔLE de roman qu'elle vient de faire paraître chez Grasset, Marie Cardinal accepte de le qualifier de puzzle tout en le situant dans la continuité de ses livres précédents : « il tourne autour de ce que je remue depuis plusieurs livres : l'Histoire, comment on nous la raconte, comment on nous l'enseigne ».

« L'Histoire est mysogyne, elle n'est pas du tout démocratique et ne raconte que les faits saillants, dit Marie Cardinal. J'ai volontairement écrit mon roman sous forme de puzzle et je voulais l'intituler « L'Histoire en morceaux », mais chez Grasset on lui a donné le titre *Comme si de rien n'était*... ».

Certes, la romancière insiste sur certains destins et personnages, sur l'amour, le corps, la mort. Mais il faut dire que ce roman se présente comme une sorte de *zapping* sociolittéraire, plus sociologique que littéraire peut-être, où le lecteur devient voyeur des événements mondiaux récents. On n'assiste pas tant à l'évolution des personnages qu'à une suite de variations sur le thème du bonheur vu à travers l'Histoire poli-

tique et les histoires anonymes.

Marie Cardinal a écrit ce roman par touches et par à-coups, mais sa virtuosité ne nous donne pas tant une oeuvre d'invention littéraire qu'une réflexion qui se contente de rapporter et mimer les événements qui ont fait le téléjournal des deux dernières années : la chute du mur de Berlin et la libéralisation des pays de l'Est, par exemple.

De sorte que pour une page ou deux, parfois trois, la réflexion de la romancière nous entraîne en volveurs du marxisme, de l'amour, du plaisir, du huis-clos, du corps, de l'idée du bonheur, du doux chagrin, de la peur de l'Allemagne, de Mandela, du cancer, de la pollution, des Polonais, de la fête de l'Huma, de mots croisés, des choses de l'affection, de la bonne mère bonne épouse québécoise qui est bilingue. Le *zapping* de la romancière se fait plus patient quand il s'agit d'évoquer ce qui remonte à la surface à la fin de ce siècle : les nationalismes, le racisme, l'antisémitisme et l'antiféminisme avec l'affaire de la Polytechnique, mais faussement savant quand il s'arrête à peine aux figures des philosophes Kant, Heidegger, Merleau-

Ponty et Hegel.

Au moins une centaine de sujets différents composent le puzzle en 183 pages. Ajoutez à cela les 23 pages qui, à la fin du livre, nous proposent les biographies de 48 personnages romanesques, historiques et mythiques rencontrés en cours de route et vous aurez tout ce qu'il faut pour saisir l'intention du livre.

La forme de son roman, Marie Cardinal l'a trouvée par défaut. Après s'être rendue compte qu'elle était en train d'écrire « du Marie Cardinal », la romancière a laissé tomber un premier manuscrit. Puis un deuxième, sous forme d'entrevue avec elle-même, qu'elle a trouvé prétentieux. Vint alors l'idée d'un roman pointilliste fait d'une centaine de petites histoires contre l'Histoire. Peu à peu les deux premiers manuscrits abandonnés se sont intégrés au puzzle. Voilà pour la genèse de *Comme si de rien n'était*.

« Ce livre m'a demandé beaucoup de travail, dit la romancière. Malgré l'apparent chaos, il est construit. C'est aussi le livre qui me ressemble le plus. Je me suis fait rire à certains moments en écrivant. C'est un livre de liberté. J'ai fichu en l'air ma for-

mation académique. Face à l'écriture en soi, face à ce qui est le fond même de mon énergie, de mon activité, ce livre est une victoire pour moi et je vais y rester très attachée ».

Pour le lecteur que je suis, ce roman de Marie Cardinal est plutôt déconcertant et m'apparaît comme une copie sans talent de la manière de Georges Perec. *Comme si de rien n'était* constitue surtout un document d'époque. D'ailleurs, avez-vous remarqué comme beaucoup (trop) de romans récents se passent devant l'écran du téléjournal? Les affaires publiques ne font pas de meilleure littérature que les bons sentiments.

En ce qui concerne Marie Cardinal, elle vous dira elle-même qu'elle n'a pas de théorie d'un livre à l'autre, mais que le roman est un outil qui sert à passer une réflexion. « Je suis professeur de philosophie et ce qui m'a fait écrire c'est toujours le désir d'approfondir une réflexion. Comme je ne suis pas une bonne essayiste, j'ai choisi de mettre cette réflexion en situation, sous forme romanesque. Le roman, c'est un outil pour partager ma réflexion avec les autres ».

L'effet de Serres

Guy Ferland

MICHEL SERRES avoue d'emblée qu'il est un philosophe « naïf ». Le mot est à prendre au sens originel décrivant une personne qui vient de naître au monde. Le constat que pose ce « nouvel arrivant » est implacable : la terre appelle à l'aide et nous ne l'entendons pas. Ce qui nous condamne à la peine de mort.

C'est du moins l'idée qu'il développe dans son dernier essai intitulé *Le contrat naturel* (François Bourrin).

Plus encore, l'homme, d'après Serres, fait la guerre à son hôte, la Terre avec une majuscule puisque la planète est devenue un sujet qui nous parle. « Je compare l'homme à un parasite qui détruit ce qui le maintient en vie sans rien donner en retour. Peu à peu, les guerres, les progrès techniques et scientifiques, l'enrichissement industriel, les déchets sont en train de tuer l'organisme qui nous nourrit ». Pour arrêter ce processus de dégradation générale qui va finalement nous condamner tous, le philosophe propose une solution, ce qu'il nomme le Contrat naturel.

« À la base de toutes discussions, de toutes guerres, de toutes relations humaines, de toutes découvertes scientifiques, il y a un contrat tacite, un terrain d'entente commun, affirme Michel Serres. Il faut identifier les liens qui nous unissent à la Terre et les exploiter dans une symbiose. C'est ça ou la mort. On doit maintenant penser l'interdépendance glo-

bale et signer un contrat naturel nous unissant à la planète. »

Car c'est depuis qu'on a vu la terre dans son ensemble qu'un nouveau problème se pose à la philosophie : « penser la globalité. Avant, on avait une représentation mentale du globe terrestre, maintenant on a vu la planète en son entier et le danger de la disparition devient mondial. Après l'explosion de la bombe atomique sur Hiroshima, on m'avait demandé mon opinion sur la signification de l'événement et j'avais dit que la mort passait de l'individuel au collectif. »

Alors l'inédit en philosophie, d'après Michel Serres, « c'est que l'histoire globale entre dans la nature; la nature globale entre dans l'histoire ». Avant, les philosophes s'intéressaient soit à l'individuel soit au langage. Michel Serres, lui, propose de revenir au réel, c'est-à-dire à la précarité de notre condition sur la Terre.

En actualisant le pari de Pascal, le philosophe montre qu'on n'a rien à perdre. « D'un côté, si on laisse les choses aller, nous ne gagnons rien et nous risquons le pire; de l'autre côté, si nous acceptons notre responsabilité en prenant des engagements et qu'il ne se produit rien, on ne perd rien, tout va comme avant, par contre si nous arrivons à vivre en symbiose avec la Terre, nous gagnons sur toute la ligne. Alors le choix est facile entre rien et un résultat incertain mais positif. »

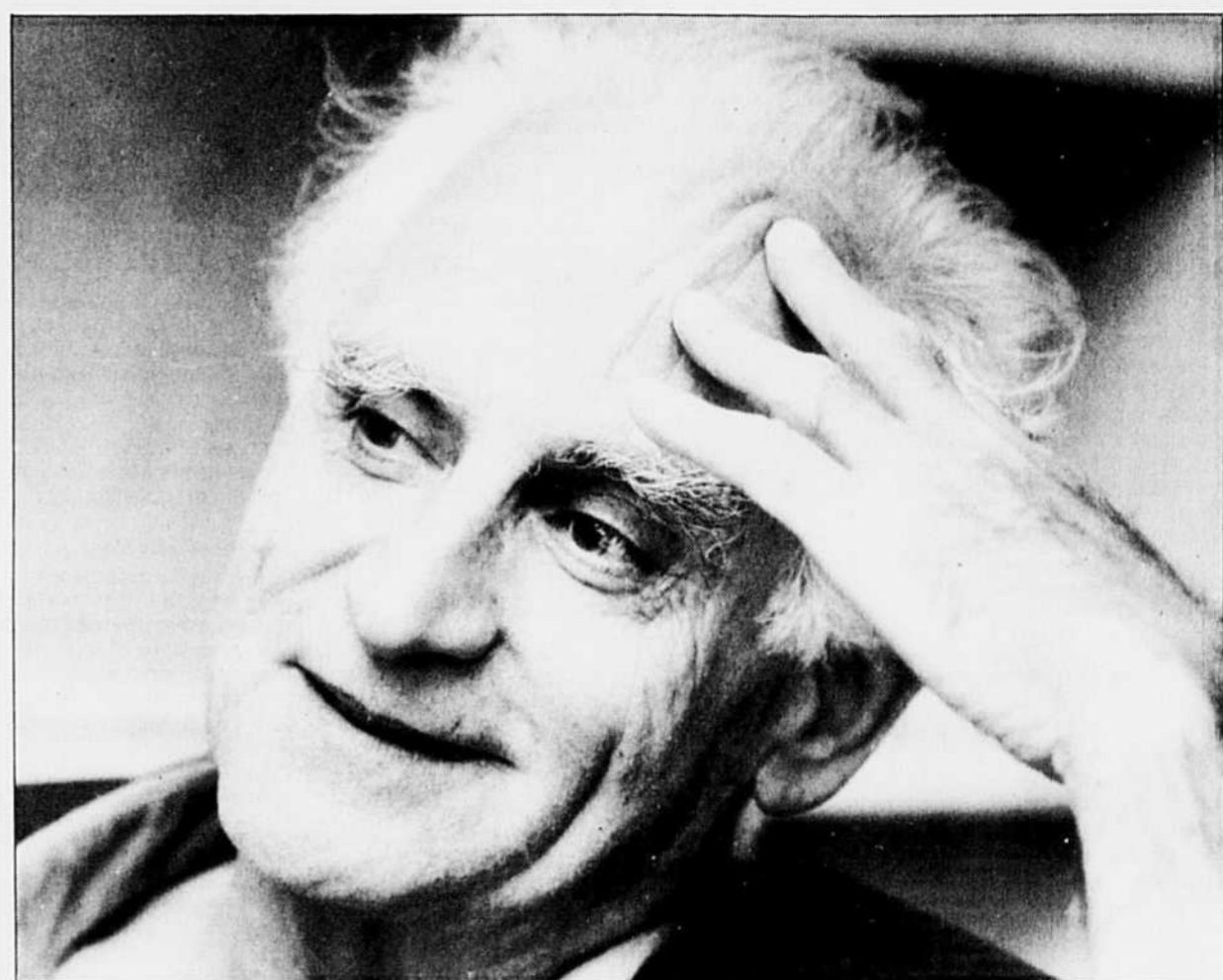
Pour entamer cette discussion

avec notre partenaire, il faut d'abord penser à un nouveau rapport à la Terre. Un mot que le philosophe définit est celui d'environnement. « Cela suppose qu'on est au centre d'un univers qui nous entoure, alors qu'on est à la périphérie d'un tout en interdépendance avec les autres éléments. Le plus grand événement du XXe siècle demeure pour moi la disparition de l'agriculture comme activité pilote de la vie humaine. On a perdu à ce moment-là le sens de la terre. À cet égard la science a un problème de taille car elle procède nécessairement par spécialisation, elle s'intéresse au morcelaire, alors que le réel devient global. La fonction du philosophe consiste ainsi à penser le fragmentaire dans sa totalité, à analyser le fragile, la précarité du monde et la faiblesse de la condition humaine. »

En partant de là, Serres se demande si la science a tous les droits et de quel droit. Il faut remonter à Descartes pour retracer l'origine de la pensée scientifique de maîtrise et de possession. « Notre rapport fondamental avec les objets se résume depuis dans la guerre et la propriété », soutient-il. Cela nous place aujourd'hui au bord du précipice et « la notion de négligence fait comprendre notre temps ».

Pourtant « la puissance globale de nos nouveaux outils nous donne aujourd'hui la Terre comme partenaire, que nous informons sans cesse par nos mouvements et nos énergies, et qui nous informe, par énergies et mouvements, de son changement global, en retour », écrit le philosophe.

Par contrat naturel, Michel Serres entend d'abord « la reconnaissance, exactement métaphysique, par chaque collectivité, qu'elle vit et tra-



Michel Serres

vaille dans le même monde global que toutes les autres. Ce contrat reconnaît un équilibre entre notre puissance actuelle et les forces du monde. »

Académicien, historien des sciences qui donne des cours à la Sorbonne, professeur aux États-Unis, marin et paysan d'origine, Michel Serres est bien placé pour parler en notre nom à la Terre qu'il a travaillé de ses mains.

Son livre, *Le contrat naturel*, se lit comme un poème, ou plutôt comme un chant homérique adressé à l'hu-

manité pour sonner le réveil de notre sensibilité face au danger de mort.

« La nature vient de naître sous nos yeux avec la globalisation du monde, affirme le philosophe. Il nous faut maintenant appareiller à notre tour, vers la nature, pour naître. » C'est une invitation à la naïveté que nous lance un des grands penseurs de notre temps — pour notre survie.

HUMANITAS
nouvelle optique

SALON DU LIVRE
Kiosque 902

POÉSIE

- Les flèches de l'aube
Bernard MONTOUO
100 pages 14,95 \$
- Bouznou-l'Ours
Ionela/Aurel MANOLESCO
162 pages 19,95 \$
- Dieuseries et Odieuseries
Salvador Torres SASO
120 pages 14,95 \$
- Le crocodile amoureux
Gaston LAURION
102 pages 14,95 \$

ROMANS, RÉCITS

- Va dire à mes amis...
Rose RIOUX-DURETTE
76 pages 12,95 \$
- Sur l'écran noir de mes nuits blanches
Maurice ELIA
190 pages 17,95 \$
- Votre manteau mouillé
Jorge FAJARDO
60 pages 6,95 \$
- Journal d'une nomade au pays de Jacques Cartier
Danielle ZANA
160 pages 13,95 \$
- Collection EXIL
Dieuseries et Odieuseries
Les flèches de l'aube
Votre manteau mouillé
Journal d'une nomade au pays de Jacques Cartier

THÉÂTRE

- Confidences dans un jardin d'hiver
Marius THÉODORESCU
156 pages 13,95 \$
- L'œuf à deux jaunes
Sylvain RIVIÈRE
87 pages 12,95 \$
- Carta de ajuste ou Nous n'avons plus besoin de calendrier
Alberto KURAPEL
110 pages 14,95 \$

ESSAIS

- Vie
Pierre BERTRAND
166 pages 16,95 \$
- Les sens cachés du roman
Enriqueta RIBÉ
224 pages 17,95 \$
- L'école de l'Espereur
Jean-Louis Le SCOUARNEC
266 pages 19,95 \$
- Collection CIRCONSTANCES
Ma terre, Québec...
Jean-Charles CLAVEAU
280 pages 19,95 \$
- La révolution du cœur
Marcel-Charles ROY
160 pages 14,95 \$
- Les années folles à Paris
André PATRY
90 pages 9,95 \$

LA LITTÉRATURE COMME PASSION

5780, avenue Decelles, Montréal, Québec, Canada H3C 2C7
Tél./Fax: (514) 737-1332

Commandes téléphoniques acceptées

ENFIN ! COSSETTE



L'ouvrage de référence pour le monde de la publicité. Ceux qui l'ont lu en conviennent: *La Publicité en action* est un livre document indispensable à quiconque au Québec s'intéresse de près ou de loin à la publicité.

Actuel, documenté, passionnant! Tout à la fois livre-ressource, ouvrage de réflexion, source d'inspiration, parfait manuel de l'apprenti-publicitaire, aide-mémoire du professionnel, *La Publicité en action* informe, décrit, étonne, prescrit, révèle, et (pourquoi pas?) divertit.

Un classique déjà! *La Publicité en action* est déjà un classique de la publicité, de NOTRE publicité québécoise: plus de 3.500 exemplaires vendus. Cet ouvrage arrive à temps pour démontrer que la "pub", la bonne, la vraie, a toujours ses règles d'efficacité.

Dans cet ouvrage magistral écrit avec René Déry, Claude Cossette transmet ses connaissances de 25 ans d'expérience et de recherche: derrière le succès, il y a les "règles de l'art", et surtout, une réflexion. Un livre pour tous. *La Publicité en action* est l'illustration pratique du credo d'un des plus grands publicitaires. Tous y trouvent leur compte: graphistes et autres artistes, rédacteurs et autres gens de parole, administrateurs et autres stratèges, et même les simples curieux avides de démystifier le processus publicitaire.

Bref, chacun y trouve son soûl d'une information actuelle, vivante, pratique et définitivement utile. Commandez dès maintenant! Si vous voulez des armes pour persuader, ou simplement connaître le pourquoi du "success story" de Claude Cossette, remplissez, détachez et postez le bon-réponse ci-dessous avec votre chèque. Garantie: satisfaction ou remboursement.

BON DE COMMANDE OUI

Je désire recevoir _____ exemplaires de *La Publicité en action*
x 34,50\$ ch. = _____ \$ Total _____ \$ + 5,50\$ pour frais d'envoi
Ci-joint mon chèque au montant de _____ \$ (comptant seul)
Nom _____
Adresse _____
Code _____

POSTEZ AVEC VOTRE REMISE **DÈS AUJOURD'HUI** A:
Éd. Riguil a/s H. Nadeau 4070, Pierre-Gallie, Cap-Rouge G1Y 3M6

Évitez la fumée
Pour mieux respirer



nouveauté

POUR FAIRE LE CHANGEMENT
est un guide pratique d'analyse sociale.
Il comprend des exercices simples et facilement applicables, à la portée de tout le monde.
UN GUIDE UNIQUE EN FRANÇAIS!

Guy Paiement, travaille avec des groupes d'action et de conscientisation depuis plus de vingt ans.

196 pages
8,95 \$
Disponible chez votre libraire

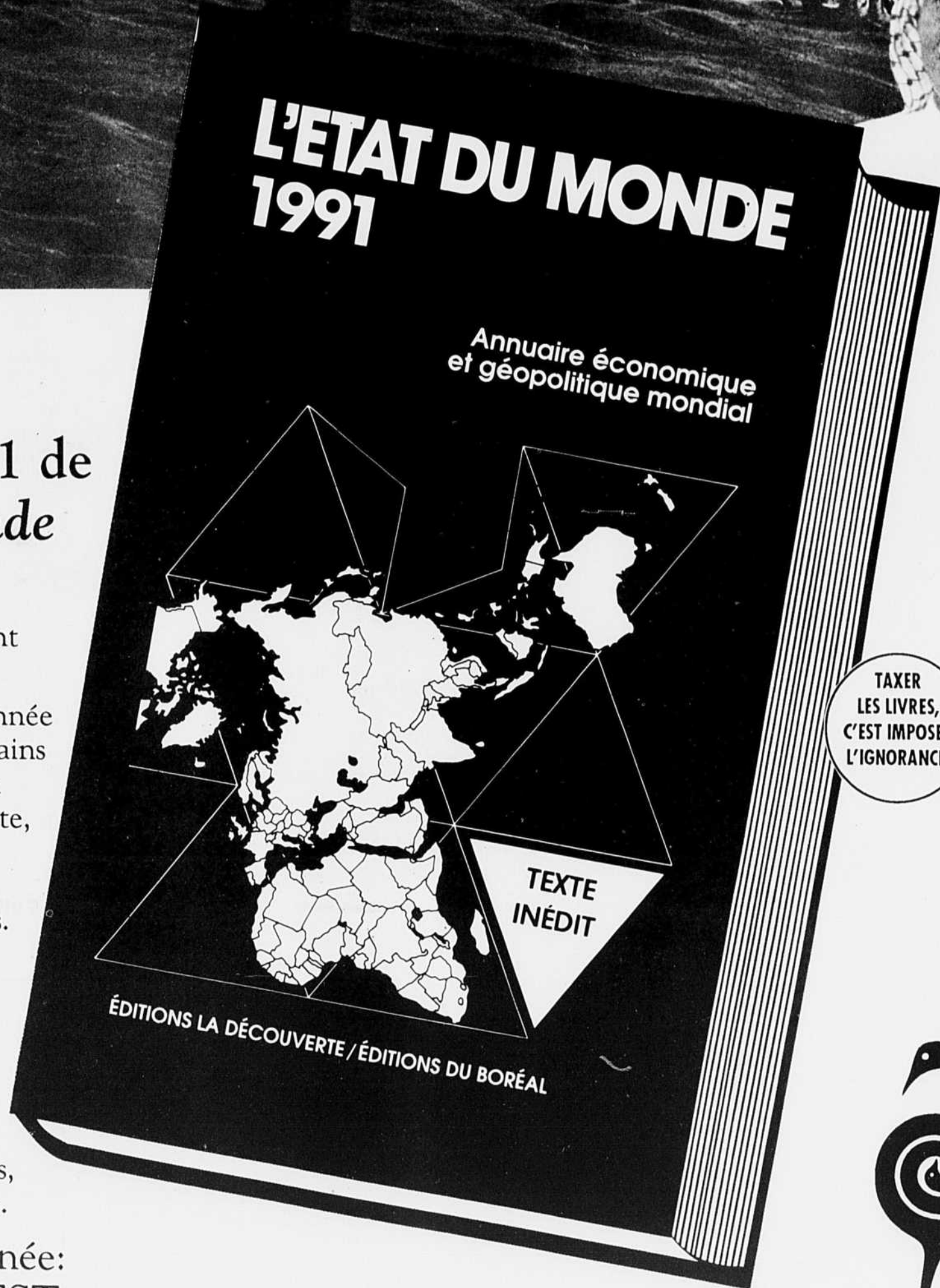
NOVALIS



**L'édition 1991 de
l'État du monde
vous offre:**

- Un contenu entièrement renouvelé.
- Le bilan complet de l'année pour les 170 États souverains et pour 27 territoires non indépendants de la planète, complété par des études géopolitiques des continents et grands pays.
- 270 articles rédigés par 130 spécialistes, 43 pages de cartes, 75 pages de tableaux statistiques, 80 bibliographies, 15 chronologies thématiques, un index de 2000 entrées.
- Le dossier de l'année:
LES PAYS DE L'EST

638 pages - 22,95\$



TAXER
LES LIVRES,
C'EST IMPOSER
L'IGNORANCE.



Boréal

L'indispensable

annuaire économique
et géopolitique mondial



Jean Giraudoux

PHOTO ARCHIVES

Giraudoux le magnifique

Christian Allègre

LISE GAUVIN a de quoi être contente. La parution, dans la prestigieuse collection de la Pléiade, du premier tome des *Oeuvres romanesques complètes* de Jean Giraudoux, à laquelle elle a participé, couronne 20 ans de sa vie professionnelle et un long et patient travail d'érudition. Elle est la première Québécoise à avoir signé des éditions critiques à la Pléiade, dans le volume du Théâtre d'abord, puis celle de *Suzanne et le Pacifique*, le premier véritable roman de Giraudoux, publié en 1921, peut-être son plus important, puisque l'auteur y expose sa « doctrine » des rapports Nature-Culture.

Elle me reçoit dans son bureau du Département d'études française de l'Université de Montréal, où elle est professeur, où elle dirige le programme d'études québécoises, bureau d'où l'on voit la coupole de l'Oratoire St-Joseph, et me raconte comment elle a été amenée à collaborer à cette édition savante. Férue d'études germaniques, une bourse lui a permis, dans les années 60, d'aller étudier en Autriche. Avec pour but un doctorat en Sorbonne, elle a ensuite cherché un auteur chez qui un rapport important s'était établi entre les deux langues, la française et l'allemande. Elle a découvert Giraudoux, l'auteur français le plus marqué par le romantisme allemand, depuis Nerval. Hélas le sujet était déjà pris. C'est ainsi qu'elle rencontra Jacques Body, le directeur de cette édition, qui « détenait » le sujet, et qui la fit entrer dans le cercle des « giraudoux ». Elle fit sa thèse sur Giraudoux et les mythes grecs.

Au début des années 70, le même Jacques Body lui demanda de collaborer à l'édition de la Pléiade du Théâtre de Giraudoux. Elle donna *Le Cantique des Cantiques et Les Gracques* (édition posthume). Le volume parut en 1982, l'année du centenaire de Giraudoux. Et en 1980,

Jacques Body, en prévision de l'édition des œuvres romanesques, offrit à Lise Gauvin de choisir le roman de son choix. Elle prit *Suzanne et le Pacifique*, cette histoire merveilleuse où l'on voit une jeune fille vivre tout le temps de la guerre 14-18 sur une île du Pacifique, dans une communion exemplaire avec la Nature et le Cosmos. Dans un passage célèbre et qui a influencé des auteurs comme Michel Tournier — ce fut l'un de ses modèles pour *Vendredi et Les Limbes du Pacifique* — elle fustige le Robinson de Defoe, « encomrant déjà sa pauvre île, dit-elle, comme sa nation plus tard allait faire le monde, de pacotille et de fer-blanc ».

Pourquoi Suzanne ? Lise Gauvin, aussi secrète que Giraudoux, hésite et me dit : « le lien est sans doute plus avec les îles qu'avec Suzanne » et elle ajoute avec un sourire, « je passe mes étés aux îles de la Madeleine ». Mais le roman de Giraudoux proposait aussi un beau défi au chercheur. Car pour donner l'édition critique d'un texte, il faut un peu se métamorphoser en détective.

Pour établir le texte, il lui a fallu en examiner sept états différents et fouiller les bibliographies. Le fruit de ce travail d'histoire et d'érudition se retrouve aujourd'hui dans la notice, les notes et les variantes de l'édition de la Pléiade, et se lit comme le roman du roman.

Pour Lise Gauvin ce travail pour la Pléiade « a été une école de rigueur », car il fallait se conformer à des normes d'édition très strictes ; « une école de patience », car, même avec l'aide de ses assistants de recherche, le découragement la guettait ; une école de modestie enfin, car « quand on voit à quel point un grand écrivain revoit et travaille son texte, on se dit que le style, c'est vraiment non pas un donné, mais un acquis ; on se dit aussi que chaque phrase, chaque texte qu'on écrit est très, très largement perfectible ». Collaborer à la Pléiade, conclut-elle, a été une

expérience fort enrichissante ; c'est comme si on m'avait dit : vous êtes une bonne ouvrière des lettres, vous avez votre carte de compétence ».

Lise Gauvin n'est pas la seule au Québec à avoir subi l'attrait de Giraudoux. Jacques Ferron l'admirait, et beaucoup d'autres, notamment dans le monde du théâtre. Le 12 février 1944, *Le Jour* de Montréal, consacrait sa page 5 entière à un « Hommage à Jean Giraudoux », qui venait de mourir. On s'est depuis beaucoup questionné sur cet étrange auteur à qui aucune étiquette ne convient. Philippe Soupault, en 1922, le déclara

poète. Sa réputation de magicien du langage a masqué la gravité profonde de son œuvre et le commentaire radical qu'elle convient sur notre monde.

Le volume qui vient de paraître contient toutes les œuvres parues entre 1909 et 1928 ; les autres seront dans le tome 2. Nous pouvons donc maintenant redécouvrir à loisir ce précurseur du discours écologique (souvainez-vous de *La Folle de Chailot !*), ce rêveur d'un monde parfait, dont la jeunesse étonne et qui, dans toute son œuvre, n'a pas écrit une seule ligne morbide.

Père aux abonnés absents

L'ÉTRANGE PEINE

Florence Aboulker, Paris, Éd. du Rocher, 1990.

Odile Tremblay

« ON REGARDE sans voir. On écoute sans entendre. On ignore la puissance de l'enfance, jusqu'au jour où l'on se retrouve projetée à terre, les jambes brisées. » Florence Aboulker manie l'écriture intimiste. Elle est l'auteur de plusieurs romans, dont *La Femme tendresse*, *Pourquoi Sarah ?*

Aujourd'hui, avec *L'étrange peine*, sa voix devient grave, tandis qu'elle aborde les profondeurs. Son livre se chuchote comme une confession, s'explique comme une thérapie. Dans une série de phrases courtes, hachurées où chaque mot est pesé, l'écriture de la romancière traduit l'urgence d'une lutte à finir.

Après l'amour, un matin, aux côtés d'un corps amant, se réveille la petite fille qui sommeillait sous la femme endormie. Quelque chose dans cet homme, dans son odeur, sa posture, dans sa générosité, peut-être, appelle les réminiscences. Le

père quitte alors la zone d'oubli où il était relégué, revient par effraction. Un album de souvenirs en mains, la narratrice part à la redécouverte de son enfance, pour se délivrer, pour en terminer avec l'angoisse.

« À quatre ans, j'ai perdu le chemin », dira-t-elle. Son père mourra lorsqu'elle en comptera 17. Entre-temps, il fait figure d'un éternel et séduisant absent qui les abandonne, elle et sa mère, qui poursuit la femme idéale à travers un chapelet d'aventures.

Par tâtonnements, habitant successivement un amour présent et un passé qui la bloque, Marine ouvre de vieilles blessures pour mieux les refermer ; définit la gouvernante sadique, la gardienne perverse, les parents indifférents, à l'involontaire cruauté, toujours en guerre. La narratrice ressasse ses chagrins jusqu'à s'en libérer ; puis l'amour l'entraîne au-delà de son étrange peine.

Livre exorcisme que ce roman personnel et pudique. En parcourant ces pages, le lecteur a presque le sentiment de commettre une indiscretion, de fouler un monde secret. Avec des mots qui touchent, Florence Aboulker offre ici un morceau d'elle-même.

◆ Ségur

au crible de son imagination. Sous les thèmes éminemment moraux de : Sophie est gourmande, Sophie est coquette, Sophie est colère, Sophie est étourdie, etc., la romancière démontre à quelles catastrophes s'exposent les enfants pourvus de tels défauts. La désobéissance lui paraît particulièrement odieuse.

Malheur à Sophie qui a refusé d'écouter sa maman ! Elle voit son poulet dévoré par un vautour, un loup s'agrippe à sa manche, son âne est écrasé par une diligence, etc. La comtesse brandit le châtiment avec ardeur, courtise l'élément dramatique. Tous ses livres en témoignent : elle adore les événements extraordinaires, les naufrages, les incendies, les chevaux emballés, les loups, les ours et les sangliers qui s'émoussent à l'idée de croquer un enfant ou deux. Lisez *Les vacances* quand les « sauvages » s'emparent de M. de Rosbourg et du bon petit Paul. Suspense et danger viennent appuyer l'action. C'est en ces espaces fiévreux que l'âme slave de l'auteur puise son inspiration.

Sophie Rostopchine est née en 1799. Filleule du tsar Paul Ier, élevée à la spartiate par une mère frigidante, elle tient sa fantaisie et son humour de son père, le comte Rostopchine, un fort controversé personnage. Alors qu'il était gouverneur de Moscou, c'est lui qui mit le feu en 1812 à la ville pour repousser Napoléon et ses troupes.

Après son enfance russe à Voronovo, à Moscou, puis à Saint-Petersbourg, elle doit s'exiler à Paris sur les talons d'un père en disgrâce. À partir de 17 ans, Sophie habitera la France, pour épouser 12 ans plus tard le comte de Ségur, beau gentilhomme volage qui lui donnera huit enfants. À 55 ans, déjà grand-mère et, semble-t-il, désenchanté de son mariage, elle commence à composer dans son château normand des Nouvelles une œuvre dédiée à ses petits-enfants. Sa production, qui s'accroît de deux livres par an, devient bientôt considérable. Car la comtesse de Ségur ne mourra qu'à 75 ans, un âge canonique pour l'époque.

Elle tira de dessous son châle une forte verge, s'élança sur Sophie et la fouetta à bras redoublé, malgré les cris de la pauvre petite, les pleurs et

les supplications de Camille et de Madeleine, et les remontrances de Mme de Fleurville et d'Élisa, indignées de tant de sévérité. Elle ne cessa de frapper que lorsque la verge se brisa entre ses mains. Cette scène édifiante mettant aux prises Mme Fichini et la petite Sophie (qui n'a que six ans) est tirée des *Petites filles modèles*.

Est-ce dans la Russie tsariste où, aux dires de ses biographes, elle aurait vu knouter des serfs, que la comtesse a acquis ce goût prononcé (et quasi pervers) pour la flagellation ? On l'a surnommée « la divine comtesse » comme on dit « le divin marquis » ; dans ses livres, à l'instar de Sade, elle fouette ferme. De la pauvre Sophie au bon petit diable, en passant par le pathétique Torchonnet de *L'auberge de l'Ange gardien*, servantes, marâtres, enfants ; sa cravache n'épargne personne.

Autre obsession de la comtesse : la mort. Elle se fait douce et vertueuse au chevet des bons chrétiens (dans *Jean qui grogne* et *Jean qui rit*, le décès du petit Roger est particulièrement édifiant) mais sanglante et honteuse quand sonne la dernière heure des bandits et des coquins. À travers *Les bons enfants*, pas de pitié pour le kidnapeur de petits garçons qui meurt déchiqueté par un ours furieux au Jardin des plantes. Tout le monde avait l'air content que le bon Dieu l'eût si terriblement puni ; conclut la romancière avec une candeur féroce.

Dans l'univers ségurien, il y a les bons et les méchants. D'un côté, les Jean qui grognent, de l'autre les Jean qui rient. Les nobles se retrouvent habituellement dans la « bonne » catégorie, tandis que les roturiers expient pour l'éternité le crime d'être « mal nés ». À moins qu'ils ne se résignent à un destin de loyaux serviteurs, comme Gribouille et sa soeur ou comme le pauvre Blaise.

Vision nobiliaire du monde donc, chez cette fille et femme de comtes. Mais elle a beau nous venir d'un autre âge, sa prose a beau suinter la morale et l'esprit de caste, l'étrange folie de la comtesse a su survoler le temps. À cause même de ce charme désuet, à cause quasi d'un vrai talent d'écrivain et de de ce que lui permet de fasciner et de refasciner sans fin, à coups de fables d'hier, les enfants d'aujourd'hui.

JE LIS, JE LE DIS

Invités d'honneur: Samedi

- Janette Bertrand signe "*Avec un grand A*" de 14 h à 16 h au stand Libre expression (129)
- Claude Duneton signe "*Bouquet des expressions imagées*" de 16 h à 17 h au stand Seuil (369)
- Pierre Rey signe "*Bleu Ritz*" de 16 h à 17 h au stand Robert Laffont (415)

Dimanche

- Pierre Bourgault signe "*Maintenant ou jamais*" de 13 h à 20 h au stand Stanké (229)
- Claude Duneton signe "*Bouquet des expressions imagées*" de 14 h à 15 h au stand Seuil (369)
- Janette Bertrand signe "*Avec un grand A*" de 15 h 30 à 17 h au stand Libre expression (129)

Samedi à la place Alcan/Hydro-Québec

- 12 h 30: ENCAN LA MAGNÉTHOÈQUE
- 14 h 30: COMME UN GRAND LIVRE OUVERT
Ecrivains polygraphes ou passer d'un genre à l'autre
Gerard-Marie Boivin reçoit Michèle Bazin, Claude Duneton, Louise Leblanc et Nathalie Pétrowski
- 15 h 30: AU THÉÂTRE ALCAN
Le théâtre Parminou présente "Au pied de la lettre"
- 16 h 30: CONFIDENCES D'ÉCRIVAIN
Gilles Archambault reçoit Pierre Rey
- 17 h 30: REMISE DU PRIX ONÉSIME
- 18 h 00: REMISE DU PRIX LITTÉRAIRE AIR CANADA
Sous l'égide de la Société des écrivains canadiens
- 18 h 30: REMISE DU PRIX CANADA-SUISSE
Sous l'égide du Conseil des Arts du Canada
- 19 h 30: LA DICTÉE DONNÉE AUX MONTRÉALAIS
Par Jacques Laurin
Sélection des candidats Junior et Senior pour les championnats d'orthographe 1991 (Radio-Québec)
- 21 h 45: PROCLAMATION DES GAGNANTS DE LA DICTÉE DONNÉE AUX MONTRÉALAIS

Dimanche à la place Alcan/Hydro-Québec

- 12 h 00: LE QUÉBEC EN QUESTION
Animé par Marcel Léger
Présenté par les Éditions Québecor
 - 13 h 45: BIBI NOËL
Avec Bibi et Genevieve
Spectacle présenté par les Éditions Libre expression
 - 14 h 30: COMME UN GRAND LIVRE OUVERT
Que lisent nos vedettes?
Gerard-Marie Boivin reçoit Janette Bertrand, Andrée Boucher, André Brassard, Claude Charron, Georges Dor et Dominique Lajeunesse
 - 15 h 30: AU THÉÂTRE ALCAN
Le théâtre Parminou présente "Au pied de la lettre"
 - 16 h 30: CONFIDENCES D'ÉCRIVAIN
Gilles Archambault reçoit Pierre Bourgault
 - 17 h 30: REMISE DU PRIX DU GRAND PUBLIC
Organisé en collaboration avec le Salon du livre de Montréal et La Presse
- EN DIRECT DU CAFÉ LITTÉRAIRE ALICE-PARIZEAU**
Radio-Canada présente l'émission DOUBLE EXPRESSO animée par Christiane Charette et Minou Pétrowski, le samedi de 14 h à 17 h 30 et NOSTALGIE présentée par Jean-François Doré, le dimanche de 13 h à 16 h.

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL DU 15 AU 20 NOVEMBRE 1990

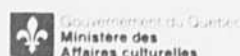
☐ PLACE BONAVENTURE

Le jeudi de 17 h à 22 h
Vendredi, samedi, dimanche de 11 h à 22 h
Le lundi de 10 h à 22 h
Le mardi de 10 h à 18 h

Prix d'entrée: 5 \$
Étudiants/Aînés: 3 \$



Lavalin



La Presse



LE SPÉCIALISTE DE LA LITTÉRATURE MUSICALE
**LIBRAIRIE MUSICALE
AMADEUS**



Biographies des grands compositeurs
Encyclopédies musicales • Dictionnaires de la musique
Études • Recherches • Essais • Beaux livres cadeaux

CLASSIQUE - JAZZ - POPULAIRE - CHANT CHORAL

LIBRAIRIE AMADEUS - ÉDITIONS A COEUR JOIE CANADA INC.
8154 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL, H2P 2G6 (514) 387-6651 ☐ JARRY

L le plaisir des Livres

La vie comme elle va quand deux femmes la racontent . . .



COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT
Marie Cardinal,
Paris, 1990,
Grasset, 206 pages.

PUISQUE, désinvolte, Marie Cardinal répondait par un très québécois *pantoute* à une question de l'animateur Gaston L'Heureux, l'autre soir à l'Heure G, elle ne sera pas étonnée que l'on qualifie son dernier roman de courtépinte.

Il s'agit donc d'une sorte de patchwork, comme on le dit en France, où, de page en page, se rassemblent les morceaux de plusieurs vies de femmes. On passe des couleurs les plus douces, des teintes passées, aux tons vifs de la conversation. Le téléphone, son clic et son dé clic, y tient une large place. Éloignées l'une de l'autre, deux cousines s'entretiennent et, petit à petit, reconstituent la trame de leur existence quotidienne.

Il y a Mimi qui pense au fils, qui vit au Canada. Il y a Solange qui hésite à épouser le gentil et pusillanime Monsieur Grémille, parce qu'il n'aime pas les chiens. Il y a Monique, qui se taille une robe sur la table de la cuisine. Et puis bien d'autres personnages, saisis dans des attitudes familières.

Désarçonnant, ce roman n'est pas dans la manière de l'auteur de *La clef sur la porte*, d'*Autrement dit*, mais peut-être davantage de celle qui écrivit autrefois *Les mots pour le dire*, il y a bien une quinzaine d'années. Depuis, Marie Cardinal vit la moitié de l'année au Canada. Son roman, tissé de fragments, mêle donc quelques paysages montréalais, quelques événements vécus chez nous, même la tuerie de Polytechnique, à l'effondrement du mur de Berlin, la mort des époux Ceausescu et à tout ce qui fait réagir des femmes et des hommes ordinaires à ce qui se produit dans le monde et autour d'eux.

Mais les mots, toujours les mots, qui savent dire les choses mais tout aussi bien les masquer, obsèdent l'une des femmes, dans *Comme si de rien n'était*. Reprochant aux Français de trop bien les utiliser, l'un des personnages s'écrie : « Tout le monde, dans ce pays, sait faire dire n'importe quoi aux mots. Au bout du compte, les mots tuent ce qu'ils voulaient exprimer ou ne signifient plus rien. Comme s'il n'y avait plus de discours, seulement un brouhaha de syllabes, tintinnabulage de paroles en l'air. »

Serait-ce donc pour les ramener, ces mots, à leur plus simple acception, que Solange Dumont est cruciverbiste ? Et que, s'attachant à la décrire, cédant à sa menue passion, l'auteur va même de la présentation d'une vraie grille de mots-croisés ? De même, la Simone de ce roman parle, avec ironie, d'un tic de langage propre à notre époque : « Il y a une vingtaine d'années, il fallait absolument employer la locution *quelque part*. Exemples : « C'est quelque part étonnant ce que vous dites. — Cette robe est quelque part ravissante. Le bain sera quelque part trop froid. Heidegger est quelque part moins intéressant que Kant. Etc. »

Poussant encore une fois la dérision, Simone ajoute qu'elle eut du mal à entrer dans cette mode car, pour elle *quelque part* était synonyme de *derrière* comme dans : « Je vais te flanquer mon pied quelque part. »

Et l'on continue avec un autre mot culte de l'époque, le mot *signe*. L'auteur ne cache pas qu'elle est bien proche de son personnage quand, après avoir constaté que cette mode est passée, elle se demande « si c'est parce que tout le monde a compris le sens de ces mots. Pourquoi sont-ils devenus insignifiants ? Aujourd'hui elle ne sait plus quels mots sont à la mode. Elle sent qu'elle est devenue bête. »

« Ça sert à quoi la vie si c'est pour en arriver là », se demande encore l'une des femmes de Marie Cardinal, dans un grand moment de solitude et de fatigue. Mais la question semble résolue pour une romancière qui a choisi de faire de cette vie, quotidiennement vécue, subie ou soufferte, une traduction bien littéraire. Sans s'éloigner pour autant de ce que les psy continuent d'appeler *le vécu*.

« Mimi, pour quoi n'écrivez-vous pas un roman ? » demande-t-on au personnage le plus intéressant de cet ouvrage. — On ne devient pas romancière à mon âge, répond Mimi.



Mais j'y ai pensé, je l'avoue. J'ai tourné autour d'un roman . . . ». Heureusement pour ses lectrices, aussi nombreuses au Québec qu'en France et peut-être encore en Algérie, Marie Cardinal ne se contente pas de

« tourner autour d'un roman ». Elle l'écrit et, d'année en année elle en raffine la matière, renouvelle sa manière de conter. Cette fois, dans sa savante simplicité, *Comme si de rien n'était* nous offre ce que le père

Hugo, grand journaliste à son époque, appelait tout simplement des *choses vues*. Mais, comme pour tout écrivain, ces choses de la vie sont vues différemment. Ici, en morceaux bien choisis et bien agencés.

RÉ JEAN DUCHARME DÉVADÉ
CALLIMARD/LACOMBE

Ce n'est pas pour me vanter mais ce n'est pas une vie. Mais ce n'est pas de ma faute, je fais de mon mieux, le plus mal possible, goguenard et égrillard.

ÉDITIONS GALLIMARD/LACOMBE 260P. 24,95\$

LE NOUVEAU FRANCINE NOËL EST ARRIVÉ!

BABEL, PRISE DEUX OU NOUS AVONS TOUS DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE

Un roman qui nous plonge à nouveau dans l'univers romanesque si original de Francine Noël, avec ses personnages attachants, ses êtres à mi-chemin entre la caricature et la réalité la plus loufoque. Un roman d'une grande lucidité face aux événements sociaux qui nous questionnent. Par l'auteure des best-sellers *Maryse* et *Myriam première*.

« C'est un livre fascinant, drôle, émouvant, profond... Le résultat, très réussi, est une succession de textes pleins de vie au rythme rapide, enlevé, aux images nettes et saisissantes. »
Lucie Côté, *La Presse*.

« Francine Noël possède ce don précieux de créer des univers, des atmosphères et d'en envelopper le lecteur dans une prose luxuriante, pourquoi ne pas s'y abandonner! »

Marie-Ève Pelletier, *Le Droit*.

« La ruse, le talent et le génie de Francine Noël dans *Babel*, c'est de faire éclater le miroir en faisant zoom sur Fatima pour nous révéler le Montréal-mes amours... C'est ce qu'il y a de plus beau dans le travail de Francine Noël, une morale pour un grand siècle. »

Jean-Roch Boivin, *Voir*.

« Francine Noël a une grande qualité de romancière: ses personnages attirent immédiatement la sympathie. C'est qu'ils sont intelligents sans être compliqués. »

Jean Basile, *Le Devoir*.

« Voyez comme j'ai embarqué au premier degré. Voyez la force d'évocation de ce livre-là. C'est pour ça que je vous dis, lisez-le. Vous qui n'avez pas mes haines à gratter. Vous saignerez moins que moi. »

Pierre Foglia, *La Presse*.

« C'est le meilleur de ses trois romans. J'ai beaucoup aimé ça. »

Nathalie Pétrowski, *Radio-Canada*.

« C'est très intelligemment écrit. »

René Homier-Roy, *Radio-Canada*.

« Quand j'aborde les romans de Francine Noël, j'ai les papilles qui salivent. Ma gourmandise me fait aimer ça... C'est très bien écrit, ça coule, c'est une romancière très talentueuse. »

Marie-France Bazzo, *Radio-Canada*.

« Elle écrit des romans qui s'insèrent dans un vaste projet où le pays est présent pas seulement comme décor; elle revendique un espace, le Québec, et plus précisément Montréal, avec son tissu social traversé de différentes ethnies. »

Monique Roy, *Châtelaine*.

« Il est impossible, quand on lit Francine Noël, de ne pas penser à l'oeuvre de Tremblay... C'est drôle et entraînant. »

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*.



vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LES NOUVEAUTÉS VLB AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



Le tour de piste d'un bédéiste au Salon

LES BÈDES

Pierre Lefebvre

DÉCEPTION, aucun grand nom de la bande dessinée n'est invité du Salon du livre cette année. Nous étions habitués à ces rencontres quasi-annuelles avec des dessinateurs ou scénaristes, d'ici ou d'Europe, au renom plus ou moins étincelant, mais cette année, rien.

Que peut-on donc espérer de l'événement de la place Bonaventure un amateur de bande dessinée ? On serait tenté de répondre : rien, à prime abord puisque, de toute façon, l'ensemble de ce qu'on y trouvera est ou sera disponible en librairie, mais ce n'est tout de même pas le cas.

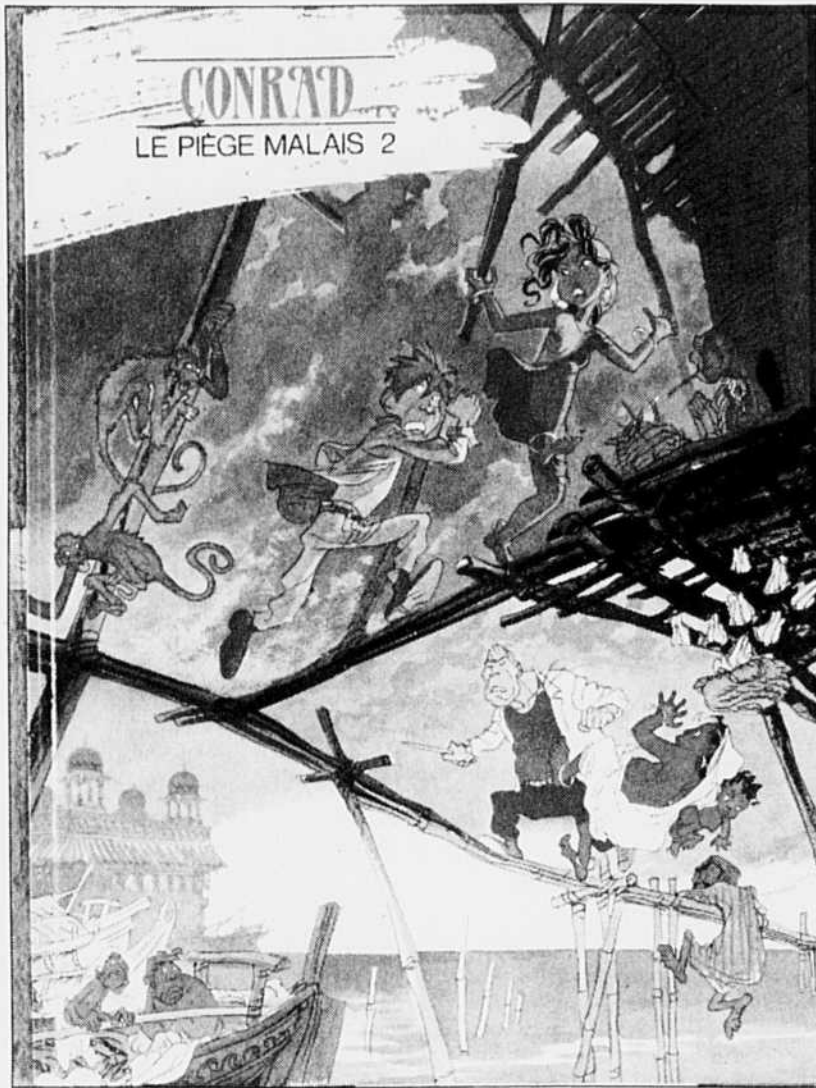
Il y aura, tout d'abord, la première remise du prix Onésime, organisé par l'ACIBD (Association des créateurs et intervenants de la bande dessinée) qui sera décerné au meilleur album de BD québécoise paru depuis un an.

Les albums en liste étaient au nombre de neuf et les trois finalistes sont *Ma Météore bleue* de Caroline Mérola, publié chez Kami-Kase, *La Grande aventure d'Alphonse Desjardins*, de Prouch, publié par les caisses populaires Desjardins et *Ville-Versa*, un collectif d'auteurs belges et québécois, publié aux éditions Papyrus.

Le prix sera remis samedi 17 à 17 h 30, à la place publique du Salon. Sera aussi, à cette occasion, remis un prix honorifique à Albert Chartier (créateur d'Onésime et « père » de la BD québécoise) pour l'ensemble de son œuvre.

Un jeune auteur québécois, Carbo, publiant à compte d'auteur, aura son propre kiosque pour y présenter son deuxième album : *Papier Carbo*, et au kiosque St-Loup seront présents, en soirée, les samedi 17 et dimanche 18, Zora et Toufik, auteurs de *Requiem pour un tonton président* publié chez Blanko, maison belge, mais soulignons que les auteurs sont établis au Québec.

Le Salon peut également être l'occasion de s'attarder un peu plus longtemps qu'on ne peut le faire parfois en librairie. Pourquoi ne pas en



profiter pour parcourir les dernières nouveautés arrivées sur le marché depuis le début septembre. Je vous propose une liste, subjective, des choses qui me paraissent intéressantes parmi la cinquantaine d'albums de la rentrée.

Au niveau des albums québécois, l'automne n'a pas vu fleurir grand chose. Mentionnons tout de même le troisième album de BD Estrie, collectif d'histoires courtes d'auteurs de la région de Sherbrooke, publié par les éditions du Phylactère, et *Le Carton de Yayo*, chez le même éditeur. Pour ce qui est de la Belgique et la

France, qui occupent la plus grande partie du marché, le choix est évidemment beaucoup plus vaste. Commençons avec ce qui m'apparaît être l'éditeur de BD francophone le plus intéressant des 10 dernières années : Casterman.

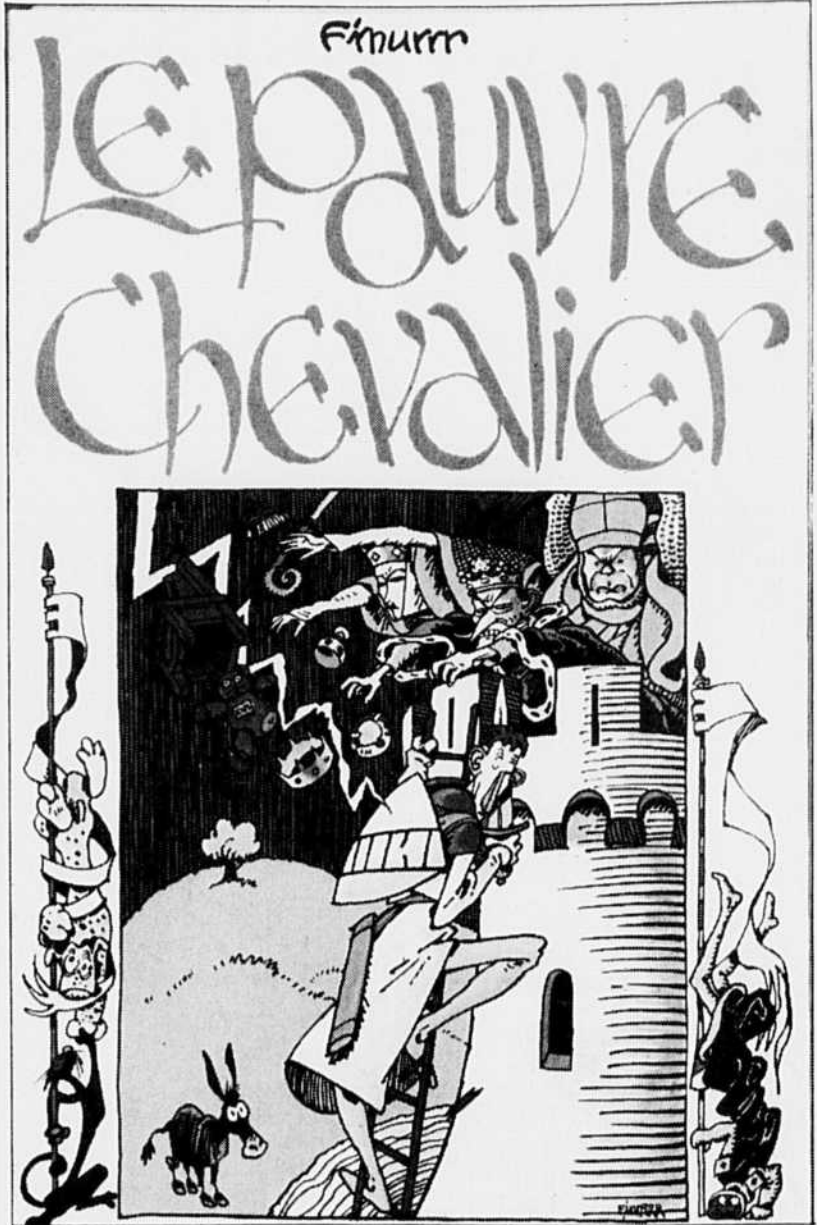
Tout d'abord, *De l'autre côté de Corto*, un livre de Dominique Petitfaux, constitué d'entretiens avec Hugo Pratt, créateur du célèbre Corto Maltese. Se basant sur le modèle du *Hitchcock* de Truffaut, Petitfaux interroge Pratt en se servant de ses bandes, selon leur ordre chronologique de parution, comme point de

départ. Il en résulte des échanges passionnants, non pas tant en ce qui a trait au travail technique du dessinateur-scénariste qu'est Pratt (bien que cet aspect du travail de l'auteur soit abordé), mais bien au niveau des références culturelles, conscientes et inconscientes, et de la vie elle-même de Pratt (presqu'aussi aventurier lui-même que son personnage), qui ont servi de ferment à l'une des œuvres les plus remarquables des 30 dernières années.

Nous avons droit à un nouveau F'murr, dans la collection *Comics*. Délaissant ici son *Génie des alpages*, F'murr demeure tout de même fidèle à sa réputation et nous livre une fois de plus une de ses histoires sans queue ni tête où délire et *nonsense* donnent rendez-vous (bien que la fin de l'album soit un peu décevante, comme si F'murr avait dû se limiter à un nombre de pages ou n'avait plus su comment se débarrasser de son baron maudit), la grande surprise de cet album demeure son exceptionnelle qualité graphique. Je ne sais si le format (17 x 26,6 cm) de la collection l'a avantaagé : la petitesse des pages le force souvent à ne nous donner que deux ou trois, parfois quatre cases par page, mais son dessin acquiert dans cet album une force que je ne lui connaissais pas auparavant, qui nous oblige à reconnaître F'murr comme un dessinateur des plus talentueux. Si la réputation de l'humoriste, chez cet auteur, a toujours précédé celle du dessinateur, *Le Pauvre Chevalier* nous confirme l'homogénéité de son talent.

J'aimerais aussi recommander *Des écuries et des filles*, le dernier Jean C. Denis. Reprenant son personnage fétiche, Luc Lerois, Denis nous entraîne sur les lieux d'un tournage où, tour à tour, paranoïa et désillusion s'empareront du pauvre Lerois, toujours aussi victime de ses humeurs que dans les albums précédents. Peut-être un tout petit peu décevant en comparaison avec son merveilleux *Nain Jaune* (que je vous suggère plutôt si vous ne connaissez pas cette série), publié également chez Casterman dans la collection *Studio*, le dernier Luc Lerois demeure tout de même digne d'intérêt. Denis est à mon avis un auteur injustement méconnu, qui mériterait un peu plus de renom qu'il n'en possède présentement. Rares sont les bandes dessinées possédant une telle crédibilité psychologique, le caractère de Lerois s'étouffe évidemment avec le temps et les albums, mais Denis réussit ce rare exploit de rendre crédible, en fonction de sa pathologie, autant les agissements de son personnage que les événements auxquels il est confronté.

Chez Dupuis, le deuxième tome du *Piège Malais*, dans la collection *Aire libre*, est à conseiller aux amateurs d'exotisme. Ayant pour cadre l'Inde sous la colonisation anglaise, Conrad (l'ancien compère de Yann, avec lequel il formait le duo terrible des *Innommables*) nous raconte la découverte de l'Orient par un jeune Anglais naïf en mal de valeurs. Je tiens à préciser que ce volume-ci rachète amplement le premier tome qui souffrait de nombreux maux au niveau du scénario (Yann était le scénariste du duo). Les personnages sont désormais mieux campés, l'intrigue s'étouffe sans se tarabiscoter, comme c'était le cas précédemment, et les revers de situation simplistes ont également disparu. Nous savions que Yann pouvait se passer de Conrad (il a scénarisé une vingtaine d'albums depuis leur séparation), *Le Piège Malais II* nous démontre que la réciproque est également vraie. Les Humanoïdes associés sem-



blent reprendre du poil de la bête en profitant de l'achat des éditions Dargaud par le groupe Ampère. Ils viennent, entre autres, de rééditer la saga politique de Bilal et Christin (cinq albums), parus préalablement chez Dargaud dans la collection *Légendes d'aujourd'hui*. Ceux d'entre vous qui n'auraient jamais lu *Partie de chasse* devraient acquiescer cet album racontant une partie de chasse à l'ours entre divers membres du Politbüro mais ayant pour véritable thème la soif du pouvoir.

Album réalisé avant les événements qu'a connus l'Est l'an dernier (l'album paru d'abord en 80), cette édition-ci comporte un chapitre inédit rendant compte de ses bouleversements qui ont changé la face de l'Europe. Le restant de l'œuvre de Bilal en cavalier seul (*Exterminateur dix-sept*, *Mémoires d'outre espace*, *La Foire aux immortels* et *La Femme piège*) est également disponible désormais chez cet éditeur (nouvelles couvertures alléchantes en prime).

Toujours au chapitre des rééditions, les quatre tomes de la série *Dans les villages* (malheureusement, le tome deux est manquant pour l'instant), de Cabanès, sont de nouveau disponibles chez les Humanoïdes. Cette série fantastique, relatant les faits et gestes des gentils « Merdouzils » et des méchants « Jôles », est à relire à la lumière des derniers travaux de Cabanès, récits autobiographiques tournant autour de l'enfance et de la prime adolescence, d'une rare qualité. Paru l'an dernier, cet album (*Colin-maillard*, aux éditions Casterman) est un des meilleurs albums des années 80 et ceux à qui il aurait échappé devraient à

coup sûr se le procurer.

Finalement, chez Dargaud, encore une réédition, *Le piège diabolique* du grand Edgar P. Jacobs décédé en 87. La qualité des couleurs, alors que Lombard éditait les *Blake et Mortimer*, laissait tellement à désirer que ce n'est pas un luxe de s'offrir cette nouvelle édition. L'attachée de presse de Dargaud m'annonce qu'un nouveau *Valérien* est paru, *Les Armes vivantes* (la suite de *Sur les frontières*), un nouveau XIII, *Le Dossier Jason Fly*, est également annoncé.

Pour les plus jeunes, et ceux d'entre vous qui se rendraient au Salon accompagnés d'enfants, un 14e *Schtroumpfs* est arrivé : *L'aéroschtroumpf*. Bien que je crois sincèrement que la série s'est appauvrie depuis que Peyo s'occupe plus de *Marchandising* que de bande dessinée, les petits apprécient toujours les gnomes bleus. Également chez Dupuis, un nouveau *Tuniques bleues* est sur le marché : *Drummer Boy*. Cette série est, je crois, une des meilleures (sinon la meilleure) de la deuxième génération des auteurs Dupuis. Lambil et Cauvin étant, par contre, particulièrement prolifiques, les tuniques souffrent d'inégalité. Profitez-en, cet album est un bon cru. Avec toujours en toile de fond la guerre de Sécession, Blutch et Chesterfield sont aux prises avec un espion suédois de 16 ans, infiltré dans leurs rangs comme garçon tambour.

Chez Lombard, mentionnons en vitesse un nouveau Vasco, *Poussière d'Ispahan*, une série historique dans la tradition Jacques Martin (*Alix*), ayant pour héros un jeune Italien du 14e siècle.

Chez Casterman, Dérivé, l'auteur de *Buddy Longway*, nous donne un nouveau *Yakari*, Johan de Moor et Stephen Desberg un nouveau *Gaspard de la nuit* et Laurent Parcelier un nouvel épisode de la série *La Malédiction des sept boules vertes*.

En terminant, la surprise de la rentrée, en BD pour enfants, est peut-être le retour de Fournier et de son personnage *Bizu* qu'il avait dû abandonner pour reprendre *Spirou et Fantasio*. *Le Chevalier Citrouille* nous montre clairement que cet auteur était, non pas sans talents, mais bien simplement mal à l'aise avec le groom rouge (bien que quelques albums soient tout de même réussis). On en vient à regretter, en parcourant cet album, que Fournier n'ait pu produire, toutes ces années, du bon *Bizu* comme celui-ci, plutôt qu'un *Spirou* de deuxième classe.

Du profane au sacré.

Notre patrimoine est riche d'une grande variété d'objets, des plus simples aux plus précieux. De la girouette de tôle aux objets religieux finement ciselés.

Le Musée canadien des civilisations vous offre deux publications qui présentent des objets illustrant les traditions profanes et sacrées.

Signes des vents, de Pierre Crépeau, présente la

collection de girouettes du Musée : les coqs, castors, chevaux et autres animaux qui ornaient les clochers et les maisons d'autrefois.

Objets de l'exposition « La tunique aux couleurs multiples : Deux siècles de présence juive au Canada », de Irving Abella, présente une série d'objets religieux et profanes — patrimoine de la communauté juive canadienne.



84 pages, 128 photos N/B, 9,95 \$
ISBN 0-660-90296-6



176 pages, photos N/B, 17,95 \$
ISBN 0-660-90293-1



MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS / CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION
100, rue Laurier, Hull (Québec) J8X 4H2 (819) 776-7000



DES NOUVEAUTÉS À DES PRIX IRRÉSISTIBLES...

ANNE D'INGLESIDE
Lucy Maud Montgomery

Prix ord. 16,95 \$ / Notre prix 12,95 \$

le Parchemin
STATION MÉTRO, BERRI-UGAM, MONTRÉAL, H2L 2C9 - (514) 845-5243
LIBRAIRIE AGRÉÉE

Suzanne Lebeau COMMENT VIVRE AVEC LES HOMMES QUAND ON EST UN GÉANT

Troller est un géant qui souffre beaucoup de sa taille et de sa force; Alfredo est un vieux rat presque aveugle qui a appris à vivre dans l'entourage des hommes en profitant de la peur qu'il inspire. L'amitié qui se développe entre eux nous entraîne dans une nuit perpétuelle qui permet de découvrir quelques vérités terribles sur le sort des hommes.



LEMÉAC éditeur

Jasmine Dubé AU BOUT DE MON CRAYON

Eltzie s'est inventé une bulle où elle se réfugie pour écrire, lutter contre ses monstres imaginaires et combler son besoin de solitude. Noémie, nouvelle arrivée, fait irruption dans cette bulle. L'une dessinant et l'autre écrivant, elles trouveront un terrain d'entente en mettant en commun leur imagination débordante.



LEMÉAC éditeur

Père Ambroise Lafortune CES SOLEILS DE MA VIE

Globe-trotter infatigable et grand pèlerin devant Dieu, le père Ambroise nous fait partager les joies de ses souvenirs récents et anciens, d'ailleurs et d'ici. Cette fois, les enfants sont à l'honneur, partout dans ce livre ils nous interrogent et nous sollicitent.



LEMÉAC éditeur

Quand l'éléphant court en raquettes

LITTÉRATURE JEUNESSE

Dominique Demers

LES DINOSAURES

De Mario Gomboli,
Éditions Nathan,
1990.

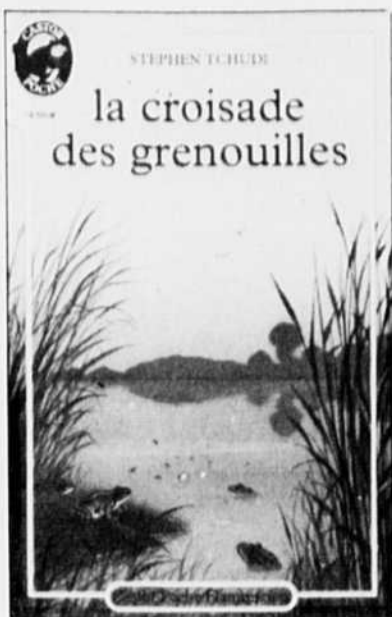
SAVIEZ-VOUS que le mot *dinosaure* signifie « horrible lézard » ? Qu'avec ses 20 centimètres, le psittacosaur n'était pas plus gros qu'une souris ? Enfin, un bon documentaire à la fois adapté aux tout-petits et capable de grandir avec eux. Les gros caractères proposent des informations faciles à comprendre, et les petits, des détails plus complexes mais fascinants. Les pages sont cartonnées, trouées et plastifiées; les illustrations simples et éloquentes. La table

des matières est en relief et en images. Pour les 4 à 10 ans !

LE PRINCE MATHIEU CHARMANT

De Jocelyne Sanschagrin,
Illustré par Marie Lafrance,
Collection du bandonéon,
Éditions Chouette,
1990.

EN FRANCE, comme en Angleterre et aux États-Unis, les contes réinventés font fureur. De *Cendrillon* aux *Trois petits cochons*, les contes traditionnels sont modernisés, débarrassés de leurs stéréotypes sexistes ou tout simplement aromatisés d'humour. Les éditions Chouette ont choisi de miser sur la valeur thérapeutique de ces récits. Mathieu Charmant nage en plein complexe d'Oedipe et rêve d'épouser sa maman. Un dragon l'aide à comprendre qu'il perd son temps; mieux vaut miser sur la princesse Suzie qui, à dé-



faut d'épouser son père, semble prête à se rabattre sur un jeune prétendant.

OÙ EST CHARLIE ?

LE LIVRE-JEU

De Martin Handford,
Éditions Gründ,
1990.

EN QUATRE ANS et autant de titres, Gründ a vendu près de 200 000 Charlie au Québec seulement. La formule est d'une simplicité désarmante: Charlie joue au caméléon dans des jungles de personnages et d'objets. À chaque titre, les défis se corsent: il faut non seulement trouver ce grand dadais mais aussi tout ce qu'il s'amuse à éparpiller: ici Charlie échappe sa clé un peu partout. Il cherche aussi Félière, l'amour de sa vie et Ouaf, un chien à queue rayée, rouge et blanc. Aux jeux d'observation s'ajoutent énigmes, coloriages, auto-collants et autres gadgets.

LES CAHIERS D'ÉLISABETH

De Sylvie Desrosiers,
Collection Roman +,
Éditions La courte échelle,
1990, 149 pages.

LES ADULTES connaissent surtout ses chroniques dans *Croc*. Elle signe pourtant son sixième roman à La courte échelle. Les jeunes savent déjà qu'elle peut pondre des romans d'aventure et de mystère à la Enid

Blyton (série *Notdog*) et que son humour reste mordant lorsqu'elle s'adresse aux adolescents. Ils découvriront aussi l'âme romantique de Sylvie Desrosiers. Un roman tordant (la belle Paulette de *Quatre jours de liberté* est toujours là) où s'insinue une histoire d'amour tragique et troublante.

LA CROISADE DES GRENOUILLES

De Stephen Tchudi,
Collection Castor poche senior,
Éditions Flammarion,
1990, 279 pages.

UN DÉLICE et un pied de nez à tous les zigotos qui tentent depuis des années à fourrer l'écologie partout simplement parce que c'est à la mode.

David Morgan a beau brandir des drapeaux, rien n'est bêtement plaqué dans ce très beau roman. Le héros aime les têtards, les crapauds et les libellules; tout ce qui saute, frétille et vole dans le marais que des entrepreneurs se proposent d'assécher pour construire un centre d'achats. En voulant sauver quelques grenouilles, il découvre une jeune humaine qui le bouleverse autant que les rainettes.

PLAISIRS D'HIVER

De Roger Paré,
Éditions La courte échelle,
1990.

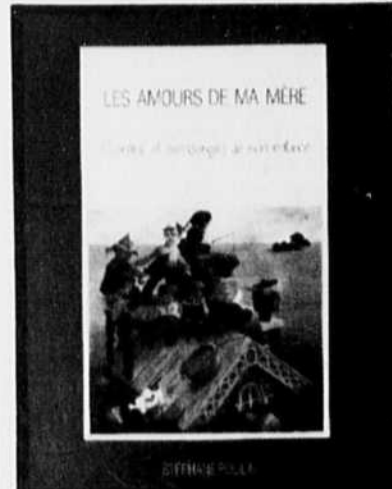


DANS le fabuleux bestiaire personnel de Roger Paré, tout est possible. Les singes se lancent des balles de neige, l'éléphant court en raquettes dans les bois et le gros hippo se gèle les fesses sur la patinoire. Mine de rien, les tableaux racontent une saison et, si un vent de folie secoue la réalité, la tendresse n'a pas de mal à s'installer. Des illustrations en clinis d'oeil sur un texte en galipettes.

LES AMOURS DE MA MÈRE

De Stéphane Poulin,
Collection « Contes et mensonges de mon enfance »,
Éditions Annick Press,
1990.

Il y a quelques mois, Stéphane Pou-



lin remportait le prix du Gouverneur général pour *Benjamin et la saga des oreillers* (Annick Press) et on lui décerne ces jours-ci le prix Québec-Wallonie-Bruxelles pour *Album de famille* (Éditions Michel Quintin). *Les amours de ma mère* est encore plus beau, plus fou, plus près des enfants. L'auteur-illustrateur mêle vérités et menteries dans ce conte autobiographique mettant en scène une famille monoparentale et neuf marmots dans le décor du Faubourg-à-m'lasse. Les tableaux peints à l'huile sentent si bon l'enfance que petits et grands ont envie d'y plonger pour quelques heures ou autant d'années.

Prenez la vie à deux poumons,
Cessez de fumer!



HUGUES CORRIVEAU

CE QUI IMPORTE

Poésie

Il faut simplement être au coeur du temps pour en saisir toute l'agitation.

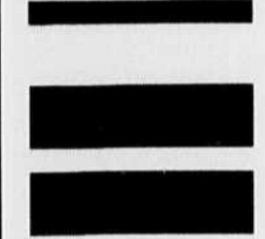
LES HERBES ROUGES

HUGUES CORRIVEAU

CE QUI IMPORTE

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

132 pages - 14,95\$



RICHARD DESJARDINS

une présentation
LE DEVOIR

15 AU 19 JANVIER 91

SUPPLÉMENTAIRES

20h30

RESERVATIONS: (514) 523-2246 (Licorne)
(514) 522-1245 (Admission)

AU THÉÂTRE LA LICORNE

4559, RUE PAPINEAU, MONTRÉAL



Le Canada dans la guerre du Viet-Nâm

VICTOR LEVANT

SECRETÉ ALLIANCE

Secrète alliance

Victor Levant

352 pages

28,95\$

Un ouvrage qui dévoile toute l'étendue de l'implication du Canada dans la guerre du Viet-Nâm, qui dit la vérité sur les rapports canado-américains et qui dénonce l'attitude d'Ottawa envers les pays du Tiers-Monde. Un livre sans concession.

Éditions Hurtubise HMH
7360, boulevard Newman,
LaSalle (Québec)
Tel.: (514) 364-0323



h hurtubise
hmh

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Lundi 19 novembre de 17h à 19h

PLACIDE GABOURY

Mûrir où comment traverser le nouvel âge

LIBRE EXPRESSION

Samedi 24 novembre de 11h30 à 13h

BIJBI et GENEVIÈVE

LIBRE EXPRESSION

Samedi 1er décembre de 14h à 16h

FRANÇOIS GRAVEL

BONHEUR FOU

ZAMBONI

Boréal

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, ave. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Michèle Mailhot
Le Passé composé
200 p. - 18,95\$

TAXER
LES LIVRES,
C'EST IMPOSER
L'IGNORANCE.

Michèle Mailhot propose ici une passionnante réflexion sur les mécanismes et les difficultés de la création et brosse un tableau mordant du milieu de l'édition.

Michèle Mailhot a déjà publié, au Boréal en 1988, *Béatrice vue d'en bas* (Grand Prix du Journal de Montréal).

René-Daniel Dubois
LE TROISIÈME FILS DU PROFESSEUR YOUROLOV

Une pièce qui se déroule comme un roman d'espionnage, avec des communications par radio, des souvenirs d'aéroport, des noms russes et des surprises lyriques.

W. Shakespeare (traduction de Michelle Allen)
LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Un sortilège est à l'origine d'une libération délirante dans les bois d'Athènes par une nuit de nouvelle lune.

Jovette Marchessault
LE VOYAGE MAGNIFIQUE D'EMILY CARR

Parcours de la vie de la peintre et écrivaine Emily Carr, la «huitième» peintre du Groupe des Sept. Un témoignage de courage et de ténacité face aux forces d'un destin solitaire.

Michel Tremblay
LE TRAIN

Texte inédit, cette première pièce de Michel Tremblay, qu'il a écrite à 17 ans, a remporté le premier prix du Concours des Jeunes auteurs à Radio-Canada, en 1964.

Michel Tremblay
LA MAISON SUSPENDUE

Trois générations du monde de Michel Tremblay se rencontrent à trois époques différentes. Les personnages familiaux du cycle des *Belles-Sœurs* et du *Coeur découvert* font le lien sous nos yeux.

Yves Masson
FAUT-Y CROIRE POUR LE VOIR

Paco, un extra-terrestre, devient l'ami d'une jeune fille de 14 ans, Ariane, spatiale et enfant unique, qui vit avec son «vieux père» de 38 ans, Benoît, très terre à terre.



LEMÉAC
éditeur



LEMÉAC
éditeur



LEMÉAC
éditeur



LEMÉAC
éditeur



LEMÉAC
éditeur



LEMÉAC
éditeur

1759 : un reportage sur le terrain

1759, THE BATTLE FOR CANADA
Laurier L. LaPierre,
McClelland & Stewart,
Toronto, 1990.

Jocelyn Coulon

LA BATAILLE pour le Canada, qui s'est déroulée en 1759 sur les plaines d'Abraham à Québec, fut un moment crucial dans l'histoire de ce pays. Laurier L. LaPierre a décidé de la recréer, jour après jour, pour le plus grand plaisir des lecteurs.

LaPierre est une personnalité médiatique connu du grand public canadien et québécois. Né à Lac Mégantic, au Québec, il a fait une fulgurante carrière d'animateur de télévision pendant les années soixante et soixante-dix. Grand défenseur du Canada, cet historien n'a cessé de chanter les beautés de ce pays tout en soulignant les qualités mais aussi les défauts des deux grands peuples fondateurs qui se querellent depuis ce tragique été de 1759 où le destin a voulu qu'il vive ensemble sur une terre que Voltaire qualifiait bien ingratement « de quelques arpents de neige ».

Le livre de LaPierre n'est pas une thèse universitaire sur les événements qui ont mené à la conquête du Canada français mais plutôt un grand reportage d'un correspondant de guerre sillonnant le terrain, discutant avec les acteurs du drame, soulignant leurs forces et leurs faiblesses et, surtout, décrivant la vie des habitants — les Canadiens — coincés entre deux empires qui se disputaient ce coin d'Amérique.

L'histoire de cette bataille est bien connue. La France et l'Angleterre sont engagées dans une course folle pour la conquête de territoires et le contrôle des mers. Leur affrontement se déroule aussi au Canada où en juin 1759 les Anglais décident de prendre la colonie française que Paris néglige depuis quelques années. Il s'en suit un long siège de 85 jours où finalement James Wolfe écrase les armées françaises du marquis de Montcalm sur les célèbres plaines d'Abraham.

Ce que l'on connaît moins, c'est la petite histoire de cette longue épreuve de force : la vie de tous les jours, les escarmouches, les rivalités de pouvoir, la terreur de la guerre, et le rôle des Canadiens — autochtones et habitants d'origine française — que LaPierre décide de faire entrer de plein pied dans l'histoire. Car ce conflit, il ne faudrait pas l'oublier, ne mettait pas seulement aux prises Français et Anglais mais aussi 76 000 Canadiens français et des milliers d'autochtones qui en subirent les cruautés et les conséquences.



Dans un style brillant, direct et simple, LaPierre décrit presque heure par heure le siège anglais, les préparatifs de la bataille, les hésitations des militaires et des politiciens, l'angoisse de la population.

Il trace des portraits savoureux de tous les héros, grands et petits, de cette bataille dont certains noms restent à jamais gravés dans l'histoire du Canada. On y retrouve, les deux protagonistes, James Wolfe et le marquis de Montcalm, entourés du gouverneur Vaudreuil, de l'intendant Bigot, des officiers Lévis et de Ramézay, de l'amiral Saunders, des généraux Murray et Amherst, de leurs maîtresses et de tout un petit peuple de soldats, de marins, de curés, de soeurs, de fermiers et d'autochtones. Il y a même deux personnages au rôle secondaire mais qui marqueront l'histoire du monde grâce à leurs exploits sous d'autres cieux : James Cook et Louis-Antoine de Bougainville.

Un des aspects intéressants du livre de LaPierre c'est sa description des Canadiens, têtus, attachés à leur pays, conscients de l'éloignement de la France et soucieux d'obtenir des Anglais le meilleur traitement possible sans pour autant se renier. C'est déjà une nation, un peuple, qui détermine son destin même face à une nouvelle colonisation.

LaPierre a employé une technique très habile pour raconter l'histoire de la bataille du Canada. À chaque chapitre, il a inséré dans le texte des réflexions personnelles, des entrevues avec certains protagonistes et des mises au point historiques qui allègent le texte et qui rendent la lecture de ce livre passionnante. Certains diront que LaPierre a écorché les faits. Voilà un beau débat pour les spécialistes. Ce qui reste, c'est un grand récit qui devrait nous réconcilier avec l'histoire.

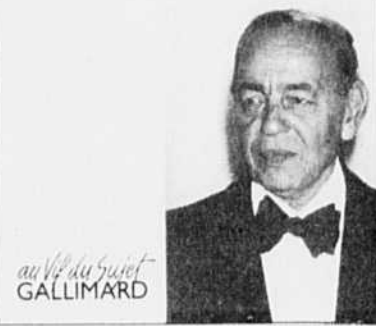
NOTRE AMI LE ROI
Gilles Perrault,
Paris, Gallimard,
1990, 367 pages.

Yvan Cléche

LE ROI HASSAN II du Maroc, le « commandeur des croyants », celui qui symbolise en Occident la parfaite conciliation du modernisme et des vertus islamiques, serait-il un *mounafiq* (hypocrite, en arabe) ? Oui, et bien pire si l'on en croit l'enquête de Gilles Perrault : un tortionnaire, coupable des pires exactions humaines, comparables aux horreurs nazies et stalinienne. Le sort qu'il réserve à ses opposants, qu'il tente de dépouiller de toute dignité (« Hassan n'aime les hommes que brisés », dit Perrault) révèle « la bassesse et la vulgarité de son âme ».

Livre-choc, l'ouvrage de Perrault n'y va pas de main morte. Si Perrault était politicien ou homme d'affaires (il n'est que simple journaliste, bien loin de la cour du Roi...), on croirait presque à un véritable règlement de compte, une campagne de dénigrement visant à anéantir l'audience bienveillante dont jouit le souverain à l'étranger, particulièrement en France, où il compte de nom-

NOTRE AMI
LE ROI
GILLES PERRAULT



breux amis. Des amis dans les sphères politiques, financières et journalistiques mais également parmi les cercles bien pensants des défenseurs des droits de la personne, tout ce beau monde ayant d'ailleurs le privilège de profiter de la « généreuse hospitalité royale », à la condition, dit

Perrault, « que leur voix est jugée digne de se joindre au chœur ».

Bien sûr, l'observateur étranger n'est pas naïf au point de croire que le roi Hassan II, fils aîné du sultan Mohammed V auquel il succède en 1961, est un bon Prince clément, au-dessus de la mêlée de la politique des hommes. L'histoire du Maroc depuis l'indépendance, ourdie de complots militaires visant à renverser le régime hassanien, interdit cette vision.

Cependant, l'aura dont jouit le roi en Occident est si rayonnante qu'elle crée un trompe-l'oeil face à la politique intérieure marocaine. Lui-même peu loquace lorsqu'il s'agit de politique interne, le roi s'enorgueillit de ses actions audacieuses en politique étrangère, qui lui valent d'ailleurs l'estime de ses amis occidentaux : plan de Fès en 1983 pour un règlement définitif au Moyen-Orient, accueil au palais royal de personnalités sionistes ou israéliennes, notamment du premier ministre Shimon Pérès en 1986. Hassan II, contrairement à d'autres dirigeants arabes, parle la voix du bon sens et de la modération. Il est donc notre « ami ».

C'est faire bien peu de cas de la souffrance de ceux qui ont osé s'attaquer au pouvoir absolutiste d'un souverain qui ne tolère l'opposition

« qu'à distance respectueuse, dans un rôle de figuration intelligente ». Car Hassan II n'a pas le pardon facile. Certains de ses opposants croupissent dans des prisons miteuses, sans avoir jamais vu le jour, depuis plus d'une décennie. C'est le cas à la prison de Tazmamart, ce « monument de l'horreur », située dans le Haut-Atlas marocain.

Perrault écrit : « ... on peut affirmer avec quasi-certitude que le lieu le plus atroce de la planète [...], celui où l'homme est le pire pour l'homme, se situe à une heure d'avion de Madrid, à deux de Paris, non loin d'une route sur laquelle roulent les cars de touristes éblouis par la beauté des choses. » (p. 277)

Le roi n'a que faire d'eux, absorbe qu'il est à gouverner pour son bon plaisir, « entouré de ses bouffons et de ses putains », pendant que croupissent dans la pauvreté absolue plus de 7 millions de Marocains. C'est un tiers de la population qui assiste, impuissante, à l'enrichissement de la classe dirigeante, par affairisme, corruption, trafic d'influence.

Vraiment, lorsque l'on dévoile cette face cachée, chaque journée du roi nous paraît, comme l'avance Perrault, une « insulte à sa foi — à toute foi ? » Dans ces conditions, le roi peut-il encore rester longtemps notre ami ?

Certains l'aiment « cool »

COOL MEMORIES II (1987-1990)
Jean Baudrillard,
Galilée, 1990,
138 pages.

Heinz Weinmann

APRÈS *Cool Memories* (1987), *Cool Memories II*, Jean Baudrillard découvre la loi de la série, la sérialité, invention américaine dans l'art (Warhol) et au cinéma, comme exploitation capitaliste d'un premier « hit ». *Cool Memories* reste un livre « américain » par le titre, par son humeur lyphatique, son allure « cool » (comme traduire ?) que seuls des cataclysmes, des *The Day After* sauraient émousser.

Cool Memories II, comme son premier avatar, est à la fois un journal de voyage, « journal de travail » où se redissent des idées déjà vues, mais où germent aussi les idées des oeuvres futures, poste d'observation privilégié sur les modes de communication « postmodernes » : ordinateur, fax, hologramme, disque à laser et les servitudes qu'ils entraînent.

Jean Baudrillard voyage beaucoup, assiste à des colloques, des séminaires étant devenu pour l'étranger — pour les États-Unis tout au moins —, le penseur français de la postmodernité. Mais ceux qui attendent enfin une définition décisive de la postmodernité seront encore déçus : « Le post-moderne est le premier conduit conceptuel véritablement universel, comme le jean ou le Coca-Cola. Il a les mêmes vertus à Vancouver ou à Zanzibar, à Chicago ou à Budapest. C'est une fornication verbale toutes latitudes. »

Les remarques sur l'« Amérique » sont du réchauffé d'un plat servi déjà il y a quatre ans. Des généralités creuses plastron en « pensées ». « L'Amérique n'est pas du tout sur-

réaliste. C'est un univers de simulation, c'est-à-dire sans artifice, même pas ceux du rêve. Des processus du rêve il ne retient que la figurabilité (Veranschaulichung). » L'allemand en fin de phrase, ça bouche un coin aux béotiens, ça donne un enduit « philosophique » !

L'Amérique du Sud, en particulier le Brésil, s'en tire mieux, puisque croqué sur le vif par un regard neuf.

Évidemment, *Cool Memories*, comme déjà *Amérique*, découvrent plus Baudrillard lui-même que l'Amérique. Depuis *L'échange symbolique et la mort* (1976) nous savons qu'il est hanté par la mort. Hantise qui passe cette fois-ci par des scé-

narios réels ou fantasmagiques de cataclysmes, d'apocalypses, de jugements derniers. Il aime danser au bord du gouffre. Les « trous d'ozone », les « effets de serre » qui commencent à faire trembler l'humanité le font jubiler, provoquent ses sarcasmes, son ironie. « De grands trous apparaissent déjà au-dessus de l'Europe, par où l'intelligence s'échappe dans le vide, en attendant la pressurisation totale de notre espace symbolique. »

Dans *La transparence du mal*, essai sur les phénomènes extrêmes (1990), il portait le deuil des crises et des krachs, cataclysmes économiques des temps « passés ». Or, cette Cassandre postmoderne se sent

toute ragailardie de pouvoir nous annoncer un « beau krach », semblable à celui de la bourse de New York en 1939, là où nous l'attendions le moins : dans la culture. Il sera provoqué par la « surproduction culturelle » actuelle. « La créativité déchainée excède aujourd'hui la capacité d'absorption. » Et d'évoquer ces « festivals » quasi professionnels qui s'essouffent en courant d'un festival à l'autre, d'un *blockbuster* à l'autre. Oui, la surconsommation culturelle peut déboucher aussi sur une « aliénation culturelle », puisqu'elle ne laisse plus le temps à la « digestion », à l'assimilation, à la réflexion.

À bon entendeur salut !

Autour d'Edgar Morin

COLLOQUE DE CERISY
Arguments pour une méthode
Paris, Éditions du Seuil, 1990.

Marcel Fournier

À LA QUESTION « comment sortir du XXe siècle ? », Edgar Morin donnait, dans le cadre de la 19e conférence Augustin-Frigon de l'École Polytechnique, la réponse suivante : il faut réapprendre à penser. Auteur de la *Méthode*, il s'est lui-même engagé dans une « interrogation de la complexité », il est devenu le défenseur de la « pensée complexe ».

Morin ne se prend pas pour le Messie, mais il aimerait bien être un Saint Jean-Baptiste, annonçant « une nouvelle naissance de l'humanité, un nouveau déploiement de l'être humain ».

Le Colloque de Cerisy a réuni autour de Morin des amis, des anciens élèves et des admirateurs. Les té-

moignages permettent de mieux connaître l'homme, son itinéraire : le temps de la Résistance, la revue *Arguments*, les enquêtes « sur le terrain », les discussions philosophiques du Groupe des Dix, etc. Les études éclairent l'un ou l'autre aspect d'un cheminement intellectuel qui a évité le dogmatisme et les systèmes fermés. Deux des trente contributions proviennent de chercheurs québécois : l'une proprement analytique, d'Heinz Weinmann sur « L'Oedipe du complexe entre Athènes et Rome » et l'autre de Serge Proulx sur le « Paradigme cybernétique et l'épistémologie de la technologie ».

Il ne faut pas attendre d'*Arguments pour une méthode* la critique serrée des travaux d'une oeuvre et d'une vie. Le regard est ici sympathique. Mais il y a des débats, par exemple avec Jean Daniel ou Henri Atlan. Morin n'hésite pas à se remettre lui-même en question : il pense d'ailleurs qu'il faut, à tous les dix ans,

« reconsidérer nos catégories et nos pensées ».

On peut certes interroger sa *Méthode*, mais on peut difficilement ignorer les questions qu'il pose, et demeurer indifférent à ses analyses politiques. Aujourd'hui, face à l'accroissement de l'imprévisibilité, que faut-il faire ? Edgar Morin suggère tout simplement de faire une « pause », c'est-à-dire prendre le temps de réfléchir en évitant toute initiative importante.

Humour anglais

LE BÂTARD RÉCALCITRANT
Tom Sharpe,
traduit de l'anglais
par Julien Valbeyre,
Paris, Ramsay,
1990, 302 pages.

Odile Tremblay

DANS ses premiers chapitres, *Le bâtard récalcitrant* nage en eau connue : un manoir anglais perdu dans la lande déserte où règne un vieil aristocrate ; on croirait aborder l'univers des soeurs Brontë ou celui d'Agatha Christie.

Seulement attention ! Après quelques dizaines de pages, le ton se précise : Anglais oui, mais avec le farfouillage de ces insulaires. Car bientôt, Tom Sharpe dérape dans sa folle imagination. Exit le réalisme. Nous abordons de l'autre côté du miroir.

Au coeur de l'action : Lockhart Flawse, dit le bâtard. Il habite Flawse Hall, vieux domaine du Northumberland, avec un grand-père excentrique. Sa mère est morte en lui donnant le jour et en refusant de livrer le nom du géniteur. Depuis, sans papier de naissance ni identité réelle, il croit dans l'ignorance et la passivité. Jusqu'au jour où son aïeul non-agénaire l'entraîne en croisière. Alors là : coup de foudre. Il rencontre la belle Jessica Sandicott, l'épouse, tandis que son grand-père convoque avec la mère de la mariée.

C'est ici que la vraie nature de Lockhart se révèle. Installé à Londres avec sa dulcinée, il se découvre un talent pour la fraude, le chantage, l'intimidation et le meurtre ; bref, le crime sous toutes ses formes qu'il manie en expert avec la meilleure foi du monde, tout en parcourant le pays à la recherche de son père naturel.

Dans cette histoire délirante, les percepteurs d'impôts se font dynamiter, les vieillards, empailler, les locataires indésirables sont chassés par des chiens bourrés de LSD ou des fantômes exhumés d'outre-tombe.

Au bout de chaque
cigarette
Un seul filtre: vos
poumons



LES RÉGIONS DU QUÉBEC Une histoire à suivre... notre histoire!



Histoire du
Saguenay-Lac-Saint-Jean
Camil Girard et Normand Perron

Cette fresque historique retrace l'évolution économique, sociale et culturelle du Saguenay-Lac-Saint-Jean, depuis les origines jusqu'à nos jours. Seize chapitres superbement illustrés éclairent les phénomènes qui ont commandé son développement: le Saguenay des Amérindiens et des fourrures, la conquête de l'espace, l'implantation de la grande industrie, la vie socio-culturelle...

672 pages Prix relié: 50 \$
broché: 40 \$



Histoire des Laurentides
Serge Laurin

Cette synthèse relate le riche passé des Laurentides, tout en éclairant les tendances actuelles de cette région du Québec. Dix-sept chapitres abondamment illustrés mettent en relief les épisodes significatifs de l'histoire des Laurentides: l'occupation amérindienne, la naissance des paroisses, les troubles de 1837-1838, la colonisation des Hautes-Laurentides, l'industrialisation des Basses-Laurentides, la mise en place des institutions sociales et culturelles...

892 pages Prix relié: 55 \$
broché: 45 \$

Des références essentielles sur le Québec: demandez-les à votre libraire

iqrc Institut québécois de recherche sur la culture
14, rue Haldimand, Québec G1R 4N4
Téléphone (418) 643-4695 • Télécopieur (418) 646-3317

estuaire

Le poème en revue No.57

le plus près possible

estuaire

septembre 1990, le poème en revue No. 57

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

le plus près possible

Anne-Marie Alonzo

L'immobile

• Une prose lumineuse, bouleversante, impudique, sur le thème de l'immobilité du corps, où les mots ne mentent pas.
• « L'immobile » s'inscrit à côté des plus grandes oeuvres de la littérature de l'intime. »

Jean Royer, *Le Devoir*
« Émouvant. »
Lucie Côté, *La Presse*
160 p. — 15,95 \$

l'HEXAGONE
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

L le plaisir des Livres

Les États-Unis en instantanés

LES ESSAIS

CARREFOURS AMÉRIQUE
Jean-François Lisée,
Boréal,
« Papiers collés »,
400 pages.

Robert Saletti

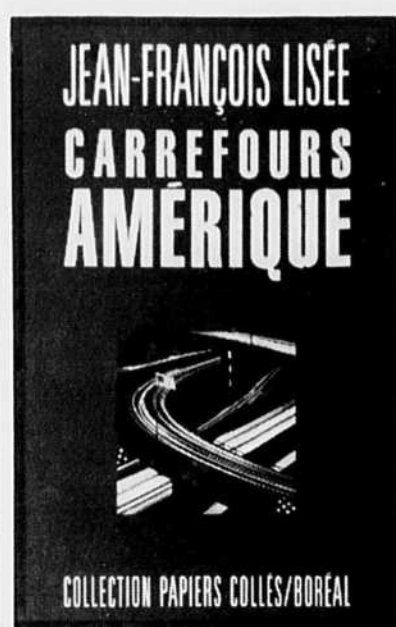
LES ÉTATS-UNIS sont le royaume de la caricature. Entendons par là que le kitsch y pullule. De grosses peintures intellectuelles, comme Jean Baudrillard, Umberto Eco ou Paul Watzlawick, se sont en effet amusés tour à tour — avec un bonheur inégal, il faut le dire — à démontrer que le pays de l'Oncle Sam et de Disney était devenu le domaine par excellence de la copie conforme et du format grandeur nature. Dans *Carrefours Amérique*, le journaliste Jean-François Lisée renchérit à sa manière, qui est pointilliste et sans fausse prétention, sur cet empire du faux.

Les lecteurs assidus de la Presse reconnaîtront dans ce recueil la plupart des articles qui ont paru sous la rubrique « Tendances U.S.A. » au cours des dernières années. S'ajoutent à ces instantanés quelques textes

parus dans *l'Actualité*, *Commerce* et *l'Événement du jeudi*. L'ensemble brosse un tableau contrasté des valeurs et des modes qui agitent le quotidien de la société américaine. La jeunesse, la criminalité, la drogue, les yuppies, le féminisme, le racisme, l'éducation et les médias constituent ainsi les diverses teintes avec lesquelles Lisée façonne une Amérique paradoxale.

L'impression qui se dégage à la lecture de ce recueil en est une, en effet, de perplexité devant les contradictions de l'actualité journalistique. C'est que la manière de Lisée est celle du piller de sources. Ses articles sont construits moins à partir de faits divers qu'en fonction de témoignages et d'opinions sur ces faits. C'est ce qui explique que, par exemple, les jeunes soient tantôt des *material kids* attachés aux plus capitalistes des credos, tantôt qu'ils lisent et comptent mieux que leurs aînés au même âge.

Les sources de Lisée sont nombreuses — il en donne d'ailleurs la liste — et, par moments, contradictoires. En professionnel du court récit, le journaliste le reconnaît et en tire même avantage grâce à une plume d'un humour contenu et un art consommé du raccourci : « le mariage, qu'on estimait hier réussi si la



fidélité et les conventions sociales étaient respectées, exige maintenant des partenaires pressées sexuelles, satisfaction intellectuelle et un bon revers au tennis ».

La méthode de Lisée a aussi des désavantages, toutefois. L'habileté à savoir puiser aux bonnes sources et à faire parler l'information n'annule

pas l'effet de superficialité qui résulte d'un usage trop abondant des chiffres et des citations. Il y aura toujours un sondage pour quantifier l'abus de drogue ou d'alcool, un président de compagnie pour déplorer le manque de main-d'œuvre qualifiée, un sociologue original pour commenter le phénomène des « patates de sofa », ou simplement une « patate » elle-même pour avouer les raisons pour lesquelles elle aime mieux rester à la maison, louer la cassette de *l'Homme qui rétrécit* et manger des chips. De ce point de vue, la mode a ses raisons que le journalisme ne connaît pas toujours.

Tels quels, les articles regroupés dans *Carrefours d'Amérique* sont encore trop récents pour qu'on essaie de prévoir s'ils résisteront à l'usure du temps et au passage de certaines modes. Peut-être parce que l'on ne sait pas toujours très bien si la caricature est dans l'objet analysé ou dans l'œil de l'analyste, leur lecture n'est pas exempte de cette ambiguïté qui caractérise les observateurs quand il s'agit des États-Unis, faite de méfiance et de fascination. On recommandera ces *Carrefours d'Amérique* à petites doses et dans le désordre, à la manière du petit écran ou des journaux. En quête du meilleur et paré au pire.

L'héroïne est l'héroïne...

LES ANGES DANSENT ET LES ANGES MEURENT
Margaux Lunel
Paris,
Presses de la Renaissance
1990, 156 pages.

Christian Mistral

JE NE PEUX pas être le seul, c'est pas possible, à faire une surdose de romans de dope. Qui a dit que les junkies n'ont pas d'histoire ?

C'est sans doute vrai tout le temps de leur vie qui fond en quête du prochain *fix* (argot de junky, s'usez), nageant d'euphorie en euphorie insulaires dans un océan de souffrance physique obsessive, aveugles et sourds à tout ce qui ne tient pas dans une petite cuiller, mais dès qu'ils sortent de désintox et troquent la seringue pour le stylo, tassez-vous, les flash-back remontent dare-dare vers le cerveau mariné comme autant de bulles d'air. Et on cherche le garrot.

Sous forme d'aveux, de mises en garde à l'intention des innocents, de confessions rédemptrices ou d'exaltations naïves, ces avatars des *Paradis Artificiels* sont légion. Chacun sa drogue; la littérature du repentir n'est pas la mienne, merci. Ici, Margaux Lunel se déteste le tambour d'un récit sordide au pays des zonards, sa propre saga rachitique en fait, débouloignée pour l'édification des bourgeois imbeciles qui n'ont pas connu l'enfer, ces mêmes âmes sages qu'elle semble par ce débail implorer de la laisser intégrer leurs rangs. Hommage, aussi, aux disparus ? C'est à voir.

Où, dedans, elle s'appelle Billie, un prénom bien parisien, elle a vingt-cinq ans et rôde dans l'Îlot Chalon, quartier qui, lorsqu'il existait encore, était adjacent à la gare de Lyon. *C'était le paradis des dealers et des camés, le refuge de la dernière poisse, crasseux et pitoyable, où la vie se comptait en billets de cent balles et en heures vides entre les shoots*. Argot de junky, s'usez. Heureusement, il y avait l'amitié.

Oui, bon, quand on connaît tant soit peu le rapport qualité/prix de la merde qui circule à Paris, on s'étonne qu'une véritable sous-culture puisse y croître et prospérer, sinon pour singer les Ricains. À ce compte-là, c'est moins cher et meilleur de carrément s'injecter du bourgogne.

Billie se poudre à cœur de pages, gagne à la loterie des survivants en attendant son tour de perdre tandis que ses amis tombent autour d'elle comme des mouches foudroyées. Les junkies, les vrais, les pour-de-bon, n'écrivent pas de livres. Elle aime Christo, qui va mourir aussi. Elle fréquente Kievits, alter ego de Jim Morrison, qui la fait rêver et dont elle s'approprie de larges extraits transformés d'office en dialogues. Finalement, pour décrocher, elle s'envole pour L.A. Drôle d'idée.

Et c'est l'écarquillement d'yeux désolant d'une Française aux États, mythologie et colonisation culturelle, *Cowboys-Marlboro-carton-pâte-géants, poupées californiennes-aérobi-*

quées-soleil-Malibu-et-tout-et-tout, déesses de l'autoroute le temps d'une affiche démesurée, l'Amérique se répand au rythme des kilomètres. Triste.

Triste, parce que Billie n'est pas l'héroïne, l'héroïne est l'héroïne, et triste parce que Margaux Lunel a fait une indigestion trop évidente de romans américains mal traduits chez Christian Bourgois, se prenant pour l'héritière spirituelle de William Burroughs. Elle ne l'est pas.

LOGIQUES LA VIE MODERNE

Stands E7-E8

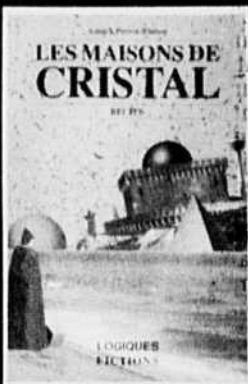
283 p.
24,95\$



LA VILLE OASIS
roman
par Michel Bédil

Bienvenue sur Razzlande! Découvrez la vie mouvementée d'un peuple bizarre et les paysages baroques d'une planète tout à fait unique dans les annales de la science-fiction.

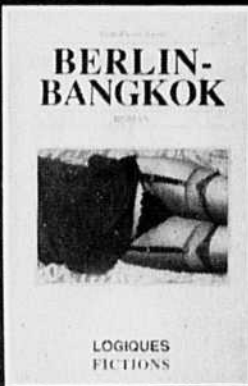
189 p.
19,95\$



LES MAISONS DE CRISTAL
récits
par Annick Perrot-Bishop

Ces récits, écrits dans une langue somptueuse, offrent à l'imagination des décors d'une rare finesse et des personnages qui s'interpellent à travers le temps et l'espace.

344 p.
24,95\$



BERLIN-BANGKOK
roman
par Jean-Pierre April

«Le fascinant «Berlin-Bangkok»... ce grand rêve de la transmission de la pensée prend des proportions hallucinantes.» Hélène Ruel, *l'Union*

274 p.
24,95\$



VIVRE EN BEAUTÉ
nouvelles
par Jean-François Somain

Jean-François Somain «opère une sévère critique du positivisme moderne... Il réussit à combiner frisson et réflexion.» Maurice Lamothe, *Liaison*

En vente partout et chez LOGIQUES Inc.

1225, de Condé, Montréal QC H3K 2E4 (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

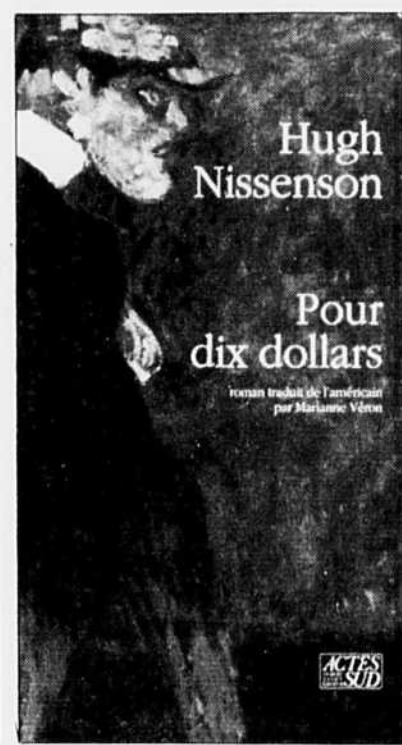
Dostoïevski à New York

POUR DIX DOLLARS
Hugh Nissenson,
Paris, Actes sud, 1990.

Jean-François Chassay

SITUÉ À NEW YORK au début du siècle, ce court roman de Hugh Nissenson pourrait tout aussi bien se passer en Europe centrale. Le lecteur plonge dans la misère économique et psychologique d'émigrés juifs et russes, entre rabbins déracinés et révolutionnaires préparant Octobre à distance, après avoir fui les camps sibériens.

C'est autour de la figure d'un jeune adolescent de 15 ans que se construit *Pour dix dollars*. Payé par Feibush, un souteneur, pour surveiller les allers et venues de Hannele, une jeune fille qu'il veut livrer à la prostitution, le narrateur décide de trahir son employeur. Commence alors pour lui une étrange aventure où il se voit confronté à des passions subites, aveuglantes et aliénantes — Hannele se livrera d'elle-même à Feibush, son bourreau —, pendant que



Roman Osipovitch l'initie à la dialectique, lui fait rencontrer des Bolcheviks et tente de le convaincre de la marche inexorable de l'Histoire.

Les sentiments extrêmes auxquels sont portés les personnages de ce roman, l'univers sombre et étouffant dans lequel ils se meuvent et l'espèce de torpeur qui les habite, créent une impression de fin du monde. Malgré la distance qui sépare New York de Saint-Petersbourg, Dostoïevski se serait assurément reconnu dans ce roman centré sur le mal et la quête d'absolu, où des personnages aux nerfs fragiles, émotifs, passent brutalement de l'exaltation à la dépression.

Malgré cela, il y a dans ce roman une certaine ironie, mélancolique et désespérée, caractéristique de l'humour juif. La confusion créée par l'utilisation d'une langue hétéroclite, mélange d'anglais, de russe et de yiddish, en est un exemple. Par ailleurs, le narrateur est placé dans des situations où il se voit désarmé face aux événements. Cette inadéquation fondamentale face au réel est le moyen le plus sûr de créer la distance né-

cessaire au bon fonctionnement de l'ironie. De nombreux écrivains juifs, de Friedman à Malamud en passant par Kafka ou Jong, ont utilisé cette technique.

À ceux-là, il faudrait ajouter la voix d'Henry Roth, d'autant plus que *Pour dix dollars* n'est pas sans rappeler par moments son célèbre roman *L'Or de la terre promise*. Mais le livre de Nissenson n'a ni l'ampleur, ni le souffle de celui de Roth, pas plus que de ceux de Dostoïevski. La comparaison peut sembler blessante ou maladroite, mais elle se justifie dans la mesure où le sujet même de *Pour dix dollars* appelait un développement plus important. Il y a quelque chose d'épique dans cette histoire confinée à un cadre beaucoup trop étroit.

Hugh Nissenson offre un roman puissant, aux accents graves, mais qui demeure souvent à la surface d'un drame qui aurait pu avoir d'autres proportions, plus vastes. Là n'était peut-être pas son but. Dans ce cas, on peut regretter que ses objectifs aient été aussi limités.

Finalistes des prix du Gouverneur général

AU COURS de la cérémonie d'inauguration du Salon du livre de Montréal, on a dévoilé jeudi le nom des finalistes pour les prix littéraires du Gouverneur général. On a donné hier les noms des candidats dans les catégories roman, essai, théâtre et poésie. Voici les mises en nomination pour les autres sections.

Dans le domaine littérature jeunesse-texte, les candidats sont : Christiane Duchesne pour *La vraie histoire du chien Clara Vic* (Québec/Amérique); José Fréchette pour *L'automne à 15 ans* (La courte échelle); Philippe Gauthier pour *L'héritage de Quader* (Éditions Pauline); et Johanne Massé pour *Le passé en péril* (Éditions Pauline).

En ce qui a trait à la littérature jeunesse-illustrations, les mises en nomination sont : Mireille Levert pour *Jérémie et Mme Ming* (Annick Press); Stéphane Poulin pour *Les*

amours de ma mère (Annick Press); et Pierre Pratt pour *Les fantaisies de l'oncle Henri* (Annick Press).

Les traducteurs de l'anglais au français, les finalistes sont : Claire Dupond pour *Lettres à un ami québécois* (Éditions du Boréal); Charlotte et Robert Melançon pour *Le second rouleau* (Boréal); et Ivan Steenhout pour *Onyx John* (Éditions du Roseau).

Les prix seront remis par le gouverneur général du Canada, Ramon John Hnatyshyn, au cours d'une cérémonie le 22 janvier à la Place des Arts.

Par ailleurs, les finalistes anglophones pour la catégorie romans et nouvelles sont : Sky Lee, de Vancouver, pour *Disappearing Moon Café* chez Douglas & McIntyre; Alice Munro, de Clinton, pour *Friend of My Youth* chez McLelland and Stewart; Leslie Hall Pinder, de Vancouver,

pour *On Double Tracks* chez Lester & Orpen Dennys; Nino Ricci, de Toronto, pour *Lives of the Saints* chez Cormorant Books; et Diane Schoemperlen, de Kingston, pour *Man of My Dreams* chez McMillan Canada.

Catégorie poésie, on trouve les noms de Margaret Avison, Dionne Brand et Patrick Lane. Et catégorie théâtre, les noms de Audrey Butler, Anne-Marie MacDonald, John Mighton et George F. Walker.

ÉDITIONS DU NOROÛT
CASE POSTALE 244, SAINT-LAMBERT, QUÉBEC J4P 3H8

JACQUES BRAULT
Il n'y a plus de chemin
avec cinq dessins de l'auteur
72 p. • 10 \$

ANDRÉ BROCHU
Particulièrement la vie change
avec six dessins de Hugo Brochu
176 p. • 15 \$

MICHEL CÔTÉ
Les voix d'errance
Graphies et dessins de l'auteur
136 p. • 40 \$

FRANCINE DÉRY
Les territoires de l'excès
avec un dessin de Patrick La Roque
s.p. • 12 \$

DENISE DESAUTELS
Leçons de Venise
(autour de trois sculptures de Michel Goulet)
s.p. • 20 \$

LOUISE DESJARDINS
La 2e Avenue
avec cinq dessins de Jocelyne Chabot
80 p. • 10 \$

ANDRÉ DUHAIME
Traces d'hier
avec six dessins de Réal Calder
64 p. • 7 \$

MICHEL R. GUAY
L'inexpiable
avec cinq encres de Françoise Lachaine
96 p. • 12 \$

P. CHANEL MALENFANT
La table des matières
avec six gouaches de Geneviève Martin
128 p. • 15 \$

JEAN-CLAUDE MARTIN
Le tour de la question
avec un dessin de Claudine Goux
114 p. • 12 \$

HÉLÈNE RIOUX

Hélène Rioux

LES MIROIRS D'ÉLÉONORE

LACOMBE

Six portraits de femmes comme six éclats de miroir brisé...

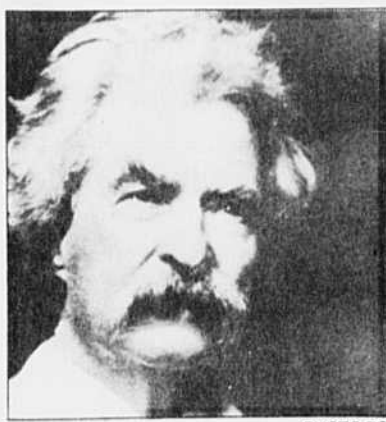
LACOMBE, 178 P. 17,95\$

Mark, Tom et Huckleberry

MARK TWAIN
Oeuvres
Paris, Robert Laffont,
Coll. Bouquins,
1990, 1200 pages.
Christian Mistrail

ALORS-LÀ, ce papier-ci, je le fais pour Yves et pour Normand, pour David, Jocelyn et Pascal, pour Marco et pour Ali et pour Martin aussi. Eux et moi partageons la même maîtresse. Ils ont entre douze et quinze ans, ma blonde leur fait la classe et il se trouve que les gaillards sont à lire Mark Twain.

À ce qu'il paraît, enseigner Tom Sawyer à huit en même temps est tout ce qu'il y a de plus stimulant. Ça tombe pile parce que *Bouquins* chez Robert Laffont, toujours lisible et abordable, publie justement sous une même couverture huit romans de ce cher Mark Twain. Texte intégral, comme tous les titres de



Mark Twain

cette collection, ce qui est moins évident qu'on pourrait le croire. Ici, pas de sélection pré-digérée. Outre les légendaires aventures de Tom Sawyer et d'Huckleberry Finn, incontournable, on retrouve *Le prince et le pau-*

vre, *Un Yankee à la cour du roi Arthur*, *Wilson tête-de-mou* et *Les ju-meaux extraordinaires*. Une aubaine sous tous rapports.

Il y a tant à dire sur Samuel Langhorne Clemens, alias Mark Twain, ce fabuleux menteur qui débutsait le mensonge dans un grand éclat de rire. Né avec le passage de la comète de Halley en 1835, il attendit pour mourir son retour en 1910. Entre-temps, il avait trouvé le moyen de donner une littérature aux États-Unis. Pour Hemingway, « toute la littérature moderne américaine est issue d'un livre de Mark Twain, *Huckleberry Finn*... Avant, il n'y avait rien. Depuis, on n'a rien fait d'aussi bien ».

Moderne, Twain l'était résolument. N'est-il pas le premier écrivain qui ait installé chez lui le téléphone, utilisé le stylographe et la machine à écrire? Selon Pierre Brodin, qui signe une remarquable introduction à ce recueil, « il a transformé

le dialecte de la vallée du Mississippi en une langue littéraire qui, peu à peu, a presque complètement remplacé l'anglais d'Angleterre dans la prose américaine », avant ainsi la voie aux Sherwood Anderson, William Faulkner et autres Saroyan. Et le plus extraordinaire demeure que son oeuvre n'a pas pris une ride.

L'homme fut typographe, journaliste, pilote de steamboat sur le Mississippi, officier (deux semaines) dans l'armée sudiste, pionnier de la frontière, chercheur d'or, directeur de journal, imprimeur, éditeur, voyageur, confèrencier, polémiste, moraliste et probablement le premier monoglogue tel qu'on les conçoit aujourd'hui. Ceux qui ont eu l'occasion de voir Hal Holbrook recréer le personnage (il le fait depuis 1954), cigare, costume blanc et tête léonine à l'avenant, savent de quoi je parle.

Qui ne connaît pas Tom Sawyer, qui est un peu beaucoup le jeune Sam Clemens lui-même, aventurier

et indiscipliné, malicieux, ingénieux et pas obéissant pour cinq sous, mais sympathique, et qu'on imagine aussi bien finir pendu ou gouverneur. Et son capain Huck Finn, le fils de l'ivrogne du village, qui pour cela fait ce qu'il veut, en l'occurrence s'enfuir en traînant derrière lui un cochon crevé, laissant croire à sa propre mort, et s'embarquer sur un radeau qui, avec Jim, l'esclave en cavale, le mène vers de furieuses aventures.

Ce qu'on oublie trop facilement, sans doute parce que les héros sont des garçons au seuil de l'adolescence, c'est que les deux chefs-d'oeuvre qui nous intéressent particulièrement ne méritent pas l'étiquette exclusive de littérature enfantine. Ce sont, à tous égards, des portraits de civilisation. Twain pose un regard

d'enfant sur l'univers des grandes personnes, plutôt que l'inverse comme il est d'usage dans le roman-jeunesse.

On a longtemps catégorisé *Don Quichotte* et *Robinson Crusé* de la même négligente manière, sans se soucier d'aller plus loin. Il y a pourtant du pamphlétaire chez Mark Twain, et il n'est pas exagéré d'avancer que ses romans sont aussi d'irremplaçables documents.

Martin, Ali, Pascal et Marco, Jocelyn, David, et Yves et Normand, n'auront qu'à se féliciter d'avoir laissé le viel homme leur conter ses histoires, car Tom Sawyer et Huckleberry Finn leur seront des amis pour la vie, ils auront toujours treize ans et mes gaillards ne les oublieront jamais.

Comment être Persan en Belgique

DE CENDRES ET DE FUMÉES
Philippe Blasband,
Gallimard,
156 pages.

Guy Ferland

ON TOMBE quelquefois sur de bons premiers romans. *De cendres et de fumées*, du jeune auteur de 26 ans Philippe Blasband, n'est pas de ceux-là.

En fait, ce récit est inclassable et dire qu'il est simplement bon relèverait de l'euphémisme. L'histoire d'Iradj Lévy et de sa famille nombreuse est hilarante et racontée sur un ton unique. La voix du romancier Blasband s'affirme dès les premières lignes et prend le lecteur à bras-corps.

« Un jour sans doute je serai vieux, et plus gras. Je serai un vieil obsédé. J'irai dans les parcs — si les parcs

existent encore —, je m'approcherai des petites filles, aux genoux écorchés, et leur proposerai des cachous. Je baverai. Elles me trouveront laid ».

Dans ces phrases, on remarque, outre le sujet quelque peu scabreux, le rythme des phrases; chaque virgule, chaque point compte et produit un effet. Ça, c'est du style. Blasband dissèque la vie avec un stylet bien aiguë. Évidemment, on ne peut pas maintenir une intensité pareille sur une centaine de pages. Mais l'auteur réussit à nous étonner du début à la fin.

Résumer un tel texte est impossible et non souhaitable. Disons simplement que le personnage principal du roman est un Persan d'origine juive qui vit en Belgique. Cela ressemble à la vie de l'auteur, mais pas, c'est sans importance. Ce jeune homme a une famille haute en couleur.

Il y a d'abord ses tantes qui veulent s'entre-tuer, même si elles sont dispersées aux quatre coins du monde. Il y a les Hosseini du côté maternel, qui forment un aréopage désoyable: Hosseini-le-Peintre, Hosseini-le-Marxiste, Hosseini-Bazar, Hosseini-l'Aveugle, Hosseini-le-jeune, Hosseini-le-Bégué, autant de figures qui tissent la trame de ce roman particulier.

Il y a aussi la famille immédiate, le père alcoolique qui a roulé sa bosse un peu partout, la mère intranquillante, le frère Maurice gigolo de son métier, le frère Raoul qui manipule les autres sans que cela paraisse.

Il y a également les lieux. Téhéran qui « était divisée en deux mondes qui se côtoyaient sans se toucher. Pendant que la bourgeoisie organisait des soirées cosmopolites ou familiales, dans la rue, des étudiants, des mendiants, des ouvriers, se battaient contre l'armée. » Mais ce cliage ne dérange pas le narrateur qui émigre en Belgique car pour lui la révolution représente de grandes vacances. La terre d'adoption, la Belgique, est systématiquement ridiculisée. « Que pouvaient-ils comprendre de ma vie, ces petits bourgeois belges? (...) La Belgique a des côtes orientales. La vie y est douce; le temps s'y écoule comme à regret. » Et enfin Israël, sorte de terre promise, où la guerre fait partie de la vie quotidienne, mais où la température est clémente et les paysages splendides.

Il y a surtout Cendres, la bien-aimée prostituée qui ne se laisse pas toucher par le narrateur. Elle repré-

sente l'amour. « L'amour, cette noyade dans le canal, ce cancer des tripes et du vagin, cette petite mort, cette procession, cette nuit illuminée, Cendres. » On comprend que le narrateur n'est pas tendre. « Je déteste les sentiments, cette sucrerie insipide, ce cancer lent, cette paresse de l'âme ».

Tout au long du récit court cette distanciation haineuse qui place Iradj Lévy dans une solitude désespérante. La narration s'entend comme un cri. « Atrocement amoureux. » Cela résume mieux que toute description l'état d'âme de ce révolté qui voit tout en noir.

« Les raisons officielles cachent d'autres raisons, plus troubles, plus intimes, et ces raisons-là servent de paravents à des motifs de moins en moins avouables, qui se superposent à l'infini. » Voilà la vision du monde du personnage principal. Il nous raconte sa descente au bout de la nuit.

Et pour être certain de ne pas être récupéré, Iradj Lévy en arrive à cette conclusion tragique: « L'amour n'est que la haine déclinée. » Inutile de dire que j'ai aimé ce roman...

◆ Ellroy

« Les raisons qui revenaient de camper, dans les buissons devant Royal High School. Sa voiture fut retrouvée dans le parking d'un bar. L'enquête a supposé qu'elle avait été levée dans ce bar par un homme aux cheveux noirs. On ne trouva jamais l'assassin ».

Ce Je qui parle est celui de James Ellroy. Depuis 1978, il est écrivain. Il fait dans le noir. Le plus que noir. En mettant des mots bout à bout, il

exorcise son drame. Et peut-être bien celui des autres. Il y a trois ans, et après avoir composé six romans, il s'est attaqué à ce qu'il appelle le quatuor de Los Angeles. James Ellroy est plus que le digne héritier de Hammett et Chandler, Jim Thompson et David Goodis. Il est leur égal. Il est le roman noir des années 90. Le premier volet de cette série consacrée au Los Angeles d'il y a quarante ans s'intitule *Le Dahlia noir*. Le deuxième? *Le Grand Nulle Part*. Le troisième vient de sortir aux Éditions Rivages.

Il a été baptisé *L.A. Confidential*. C'est du noir en béton. C'est dense. Très dense. Parfois, c'est même trop dense. Au détour d'une phrase ou d'une page, il faut obligatoirement stopper. Il faut « mettre les breaks ». Car notre bonhomme a du souffle ou plutôt du coffre. C'est cela, la manière Ellroy: du coffre davantage que du souffle.

Question style, il fait de l'alpinisme. Question histoire, il fait de la spéléologie. Le tout avec rapidité et beaucoup de dynamisme. Il explore les cavernes nauséabondes de Los Angeles. Il fait de l'équilibre sur les cimes du langage. Et comme l'écriture n'est jamais innocente et qu'en plus notre bonhomme est à mille lieux du jansénisme littéraire, il règle des comptes. Il nous en met plein la vue. On le sait, parce qu'on l'a expliqué et que tout cela il nous l'a expliqué.

Sur le sujet, très ambitieux, d'écrire l'histoire d'une ville sur dix ans, cet homme beaucoup plus sympathique que ses personnages a confié être obsédé par les Los Angeles des années 50. L'époque dorée des grands stars hollywoodiennes et d'un jazz qualifié de « cool ». Dans *L.A. Confidential*, la croupe de l'actrice Lana Turner, c'est le cas de le dire, défie sous nos yeux au son du saxo alto de Art Pepper et de Charlie Parker. Dans ce roman, comme dans les précédents, Ellroy n'hésite jamais à manier des bipèdes ayant réellement existé à ceux qu'il a créés. Ils sont des acteurs de sa propre histoire. Une méthode qui, ajoutée à d'autres bien entendus, « vous permet de faire

en sorte que le lecteur soit concentré ».

Quelle est l'histoire de *L.A. Confidential*? Impossible à résumer sans la trahir. L'histoire captivante de ce roman est trop foisonnante, trop intense, trop vivante avec ses multiples péripéties, pour se prêter à la perverse rationalisation cartésienne. Disons qu'elle fait 482 pages. Qu'elle commence le 21 février 1950. Qu'elle se termine en avril 1958.

Du côté des flics, les personnages principaux s'appellent Bud White, Ed Exley et Jack Vincennes dit La Poubelle. Du côté des pourris, les acteurs principaux sont légion. Disons, sans vendre la mèche, qu'un certain Pierce Patchett est particulièrement odieux. Disons qu'un soir, en plein milieu du bar *Hibou de la nuit*, six personnes ont été zigouillées.

Soulignons que par ambition politique des magouilleurs oeuvrant au sein même des services municipaux et de la police se sont arrangés pour que trois délinquants écoperont pour un crime qu'ils n'ont point commis. Mentionnons que parallèlement à tout cela, il y a tout un trafic de matériel « porno », des histoires de spéculation foncière, des histoires oedipiennes, une histoire qui remonte en 1948, des histoires de mutilation...

Bref, disons que dans cette histoire il y a plein d'histoires qui s'entrechoquent sans que jamais un lecteur attentif ne se perde. Une prouesse. D'autant plus que Ellroy, comparativement à ses romans antérieurs, et notamment *Le Dahlia Noir*, a épuré son style au maximum. Désormais, question écriture, il fait dans le genre cinématographique.

Au départ, cet écrivain apportant « un soin maniaque au détail » avait rédigé « un plan de plus de 200 pages ». Oui! Vous avez bien lu. Il a fait un plan de 200 pages et non de 20. « En possession de tous les éléments, je commence à écrire le livre. Et tout ce que je sais sur l'action, les personnages, les lieux, la musique et les couleurs doit être couché sur le papier. Tout. Absolutement tout ».

Dans *L.A. Confidential*, tout, absolument tout, contredit William Somerset Maugham.

LISE VEKEMAN
SOI MYTHIQUE ET SOI HISTORIQUE
Cette monographie relate un drame de l'enfance et de l'âge adulte de Jacques Garneau et de Julie Stanton et la mise au monde de soi par l'écriture.
Collection CRELIQ
L'Hexagone / ESSAI



TRIPTYQUE
P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TEL.: (514) 524-5900 ou 525-5957

Roman OCCUPATION DOUBLE Lucie Désaulniers 102 p. — 12,95\$	Essai PARCOURS Robert Giroux de l'imprimé à l'oralité 496 p. — 29,95\$	Récits ÉCLIPSES Marc-André Paré 100 p. — 14,95\$	Essai LA TURLUTE AMOUREUSE Jacques Julien (érotisme et chanson traditionnelle) 180 p. — 15,95\$
--	---	--	--

STAND 833 En vente chez votre libraire

Michel Tremblay
LES VUES ANIMÉES
suivi de
LES LOUPS SE MANGENT ENTRE EUX

Michel Tremblay raconte la découverte, par un enfant du Plateau Mont-Royal, du monde merveilleux des cinémas français, américain et québécois. Douze petits récits initiatiques qui retracent l'itinéraire d'une identité personnelle et d'un attachement fébrile aux univers réaliste et fantastique du monde cinématographique. Le troisième récit est un clin d'œil de l'auteur qui nous permet de lire par-dessus son épaule le petit roman qu'il avait écrit à 16 ans.

La littérature d'aujourd'hui

LEMÉAC

<p>Antonine Maillet L'OURSIADE À travers une galerie de personnages attachants, le monde des humains et celui des ours vivent une page épique et poétique de leur histoire. « <i>L'Ourisia</i>: un pouvoir de séduction indéniable ». (Réginald Martel <i>La Presse</i>)</p> <p>LEMÉAC éditeur</p>	<p>Jacques Brossard L'OISEAU DE FEU 2.A LE RECYCLAGE D'ADAKHAN Adakhan poursuit sa quête de connaissance au sein de la ville souterraine. Il fait l'apprentissage d'une autre vie, encore plus troublante que celle qu'il avait connue sur terre.</p> <p>LEMÉAC éditeur</p>	<p>Jean Éthier-Blais LE CHRIST DE BRIOUE L'auteur nous convie à six rencontres imprévues, que l'Histoire n'a pas eu le temps de permettre. Jamais Jean Éthier-Blais n'avait été aussi loin dans la fiction, aussi profondément dans les arcanes de l'histoire littéraire et de la vie.</p> <p>LEMÉAC éditeur</p>	<p>Jean Marcel JÉRÔME OU DE LA TRADUCTION Saint Jérôme, présenté par son animal fétiche — le lion. En sept livres, l'auteur de la <i>Vulgate</i> prend vie sous nos yeux, en même temps que se développe un portrait des débuts de la chrétienté et de la fin des dieux.</p> <p>LEMÉAC éditeur</p>	<p>Yves Navarre DOUCE FRANCE Roman-roman tout plein de silences, de non-dit, de convention, d'égoïsme, de peur et d'appels... Une chronique familiale qui va droit au but.</p> <p>LEMÉAC éditeur</p>	<p>Claude Péloquin L'OURAGAN DOUX Enfant terrible de la littérature québécoise, Claude Péloquin marque « traits vifs et incisifs la désaliénation de l'homme. <i>L'Ouragan doux</i>, vingt ans de retails formant un document unique, subversif et libérateur, est le parcours d'une mutation définitive.</p> <p>LEMÉAC éditeur</p>
---	--	---	---	---	--

Instantanés en désordre



Anne-Marie Garat

PHOTO ARCHIVES

CHAMBRE NOIRE
Anne-Marie Garat,
Flammarion, 263 pages.

Alina Reyes

UN SOIR DE PLUIE, un homme se trouve pris dans un embouteillage, quelque part sur une hauteur au-dessus de Lisbonne. Il ne connaît pas la ville, il est perdu. « Devant lui, pour ce qu'il en voit à travers le pare-brise ruisselant, au-delà de la zone éclairée par les phares de voitures, ne s'ouvrent que d'étroites rues en pente, trois ou quatre rues en faisceau, plongeant brusquement dans des directions opposées autant qu'obscures. »

Égaré, aveuglé, immobilisé, à la recherche de repères... Comme Jorge, sa femme Milena et les autres personnages de *Chambre noire* sont pris dans une sorte de labyrinthe spatial et temporel, au cœur d'un noeud complexe qu'il leur est vital de démêler. Et tout l'art d'Anne-Marie Garat, dans ce cinquième roman, est d'avoir élaboré une structure narrative qui plonge le lecteur dans la même position (celle d'un pion sur un damier), le même besoin de « distinguer un repère dans la nuit et la pluie ».

Le livre est construit à la façon d'un album de photos, en une succession de chapitres qui apparaissent comme autant d'instantanés, de moments choisis dans la vie de plusieurs personnages, sur une distance d'un siècle. Un album dont les photos ne seraient pas classées par ordre chronologique, mais dont le désordre apparent finirait, à force d'observation, par révéler une histoire douée de sens.

Les deux personnages contemporains du roman n'ont pas de passé, ou plutôt ont un passé enfoui dans les ténèbres du temps, les secrets de leur enfance. S'ils ont un lien, direct ou indirect, avec la famille dont l'histoire centenaire tisse le livre, ils lui sont aussi étrangers, comme l'indiquent leurs prénoms : Jorge, fils d'un étudiant espagnol communiste, et à cause de cela, mis à l'écart, avec sa mère, de la famille; et Milena, réfugiée de l'Est avec ses parents depuis

sa petite enfance.

C'est par la photo que Milena tente de mettre au jour la part d'ombre qui est en elle. La photo montre une vérité (qui reste à déchiffrer), convoquée, avec ses noirs et ses blancs, l'oubli et la mémoire. C'est elle qui fixe l'instant dans le présent, c'est par elle aussi que se dévide le passé. Au départ, il y a Constance. En 1885, elle a quinze ans. Par hasard, au cours d'une réunion, elle rencontre un juge, qui la remarque, lui adresse quelques mots. Pour la première fois, elle se sent exister. Sa vie durant, elle ne cessera d'attendre le retour de cet homme, refusant présent et avenir (elle tue systématiquement ses enfants à naître). Sa seule passion sera pour son fils, Romain, dont elle fera un juge, et qui meurt au début de la guerre, après avoir pris des dizaines de photos de la maison familiale.

C'est à travers les images de Romain que Milena tente de reconstituer la vie de chacun des membres de la famille. Généalogie des familles bourgeoises, où le temps s'écoule si régulièrement qu'on pourrait le croire dompté, simple et docile dans un monde parfaitement ordonné. Mais le photographe triche; et il reste toujours dans l'image un détail susceptible de révéler la faille, le mensonge. Malgré leur belle organisation sociale, tous ces êtres sont profondément seuls, exclus d'une manière ou d'une autre de leur entourage; et malgré leur apparente domination du temps par les rites, la mémoire, les visages et les objets fixés sur le papier, malgré tout cela le temps s'écoule, la vie s'échappe, la vie, le temps et les autres restent mystérieux, insaisissables...

Il faudrait encore parler de la relation de Milena avec son père, avec Jorge, du fantôme qui poursuit Jorge, des souvenirs qui les hantent et refusent pourtant de revenir... Telle l'image apparaissant peu à peu sur le papier dans un bain révélateur, ce livre n'en finit pas de donner des pistes, de lancer des signes où le regard se porte, curieux. Au fil de la lecture, l'intérêt devient de plus en plus vif pour ce roman très maîtrisé, intelligent, sobre et émouvant.

Lawrence Durrell: un lutin angoissé

Marie-Andrée Lamontagne

C'EST LAWRENCE DURRELL qui doit être embêté. Sous prétexte que son plus illustre habitant est mort, voilà que le village de Sommières est sur toutes les lèvres. Sommières, 3819 habitants, des ruines romaines, la rue principale et, sous les platanes, quelques vieux petits bonshommes immobiles, portant béret et buvant le pastis : « des bouddhistes qui signorent », précisait Durrell.

Lawrence Durrell était un lutin angoissé. Son humour, bien connu, était un mélange de la faconde irlandaise, héritée de sa mère, et de l'humour pince-sans-rire *british*. Comme il détestait cette île ! « Jusqu'à présent, partout où j'ai vu flotter l'Union Jack, c'était la même histoire. Des bureaucrates obtus, bornés, à l'accent cockney, qui refusent de fréquenter les habitants du pays et qui commandent des whiskies au Club britannique. Je m'y refuse. Je ne l'accepterai jamais. »

Durrell était un piètre Anglais. Né aux Indes, il avait vécu jusqu'à l'âge de 11 ans au pied de l'Himalaya avec tous les jours le spectacle de moines bouddhistes qui allaient chantant. Quand son père envoya le jeune homme parfaire son éducation à Londres, il fut bien déçu. Durrell se fit pianiste de jazz, photographe, agent immobilier et, pire encore, apprenti-écrivain, mais il ne devint jamais un gentleman.

Il faudra plusieurs romans de quatre sous, plusieurs recueils de poèmes, quelques pseudonymes et plusieurs tirages confidentiels pour qu'apparaisse enfin l'auteur du *Quatuor d'Alexandrie*, l'oeuvre qui l'a rendu célèbre. Il faudra surtout plusieurs séjours à l'étranger : la Grèce, la Yougoslavie, l'Argentine et Alexandrie, cette ville maudite et ensorceleuse entre toutes. Tout au long de ses pérégrinations, Durrell en-



Lawrence Durrell

PHOTO CARLOS FREIRE

vient toujours à la Grèce. Il aime la douceur du climat, le vin généreux et quelques contemporains d'Homère qu'il observe avec intérêt sans trop savoir qu'en faire.

C'est en Grèce qu'un jour, dans les toilettes, il ramasse le *Tropique du Cancer* d'Henry Miller. C'est la révélation. Durrell découvre qu'il porte en lui toute une « collection de grotesques » qui vaut bien mieux que les belles Anglaises mélancoliques qu'il avait peintes jusque-là dans ses romans. Comment oublier les errances de *Justine* ? L'orgueil de *Cléa* ? Un écrivain est né. La Méditerranée de Durrell est éternelle, complexe et envoûtante.

Depuis une trentaine d'années, Durrell s'était installé en Provence. Il travaillait à son *Quintette d'Avignon*, publiait des récits de voyage quand l'une de ses filles avait besoin de bottines et cherchait la sagesse dans le Tao. Au fond, disait-il, « je suis un esthète vineux. Je prendrai peut-être ma retraite dans un monastère grec. Je deviendrai un papa avec de longs cheveux et une barbe. Je connais un monastère où on peut vivre avec presque rien. Tout y est donné : quelques olives, du pain... pas très frais. J'ai seulement peur de manquer de santé. »

Cet été, Lawrence Durrell avait accepté de recevoir à Sommières l'équipe de Stéphane Bureau, de l'émission « Contact ». La rencontre était prévue en novembre. Durrell semblait amusé qu'on s'intéressât encore au vieil homme qu'il était devenu. À Belgrade, il avait été attaché de presse du Foreign Office. Il connaissait donc bien les journalistes et, sans se départir de son humour, invitait « tout le monde à boire un coup ». Au téléphone, il y a deux semaines, il s'exclamait : « Venez vite ! ». Fougue nouvelle de vieillard ou pressentiment ? Nul ne le saura jamais.

Décès de l'écrivain Adolf Rudnicki

VARSOVIE (AFP) — L'écrivain polonais Adolf Rudnicki, considéré comme un témoin du martyre de la population juive polonaise, est décédé à l'âge de 78 ans, dans la nuit de mercredi à jeudi à Varsovie, a annoncé l'agence PAP.

Adolf Rudnicki était l'auteur de nombreux romans, nouvelles et essais comme *Les Rats*, *Les fenêtres d'or*, *Le lion du saint sabbath* et *Têtes polonaises*, qui portaient avec hu-

mour noir et sensibilité un regard aigu sur la vie polonaise.

Né en 1912 à Varsovie mais élevé dans une communauté juive de Galicie, il est le dernier descendant d'une vieille famille hassidique. En 1942, Rudnicki assiste à la tragédie du ghetto de Varsovie et parvient à s'échapper. Cette expérience est déterminante, pour de longues années, dans son oeuvre qui s'inscrit alors dans « la littérature de l'holocauste »,

avec notamment *Les Fenêtres d'or*, *Le Marchand de Lodz*.

À partir de 1950, Rudnicki refuse de se joindre à « l'édification du socialisme » et devient volontairement silencieux durant deux ans. Sous couvert de chroniques sportives, il écrit des « Feuilles bleues », réflexions en demi-teinte sur la vie polonaise.

(À Paris, son ami Roger Grenier a déclaré qu'il occupait une place

particulière. On dit qu'il y a en Pologne, le communisme, l'opposition et Rudnicki. Marginal de caractère, il avait peu de sympathies pour Solidarnosc et avait encore des difficultés pour publier.)

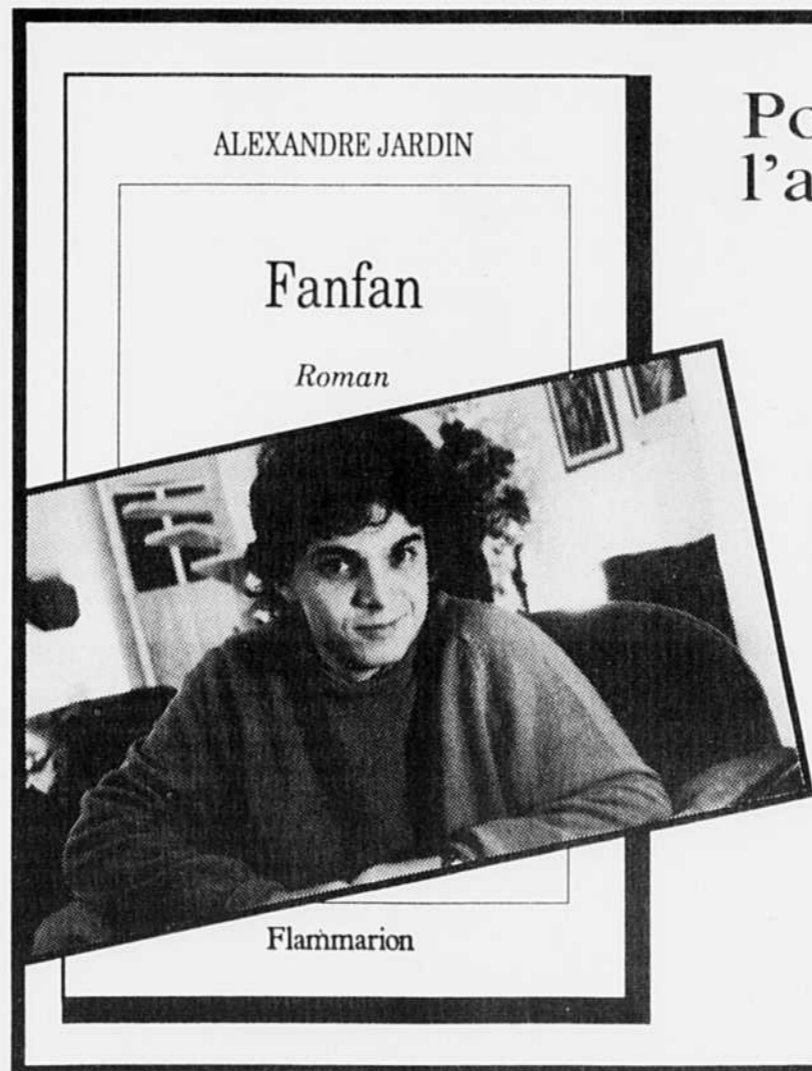
Marié à une Française, Rudnicki a vécu longtemps à Paris. Malade, il était récemment retourné à Varsovie. Son oeuvre a été traduite en anglais, français, hébreu, allemand et russe.

Pour Alexandre Jardin, l'aventure c'est le couple.

Venez rencontrer au Salon du livre de Montréal

ALEXANDRE JARDIN
auteur de FANFAN:

le samedi 17 novembre de 15h à 16h30
au stand Flammarion # 151



Au bout de chaque cigarette
Un seul filtre: vos poumons



Yves Navarre
LA TERRASSE DES AUDIENCES AU MOMENT DE L'ADIEU

«Un livre de ferveur qu'on quitte à regret... Et qui hante le lecteur bien longtemps après la dernière page... La littérature se fait ici le creuset des plus vives émotions.»
(Michel Laurin
Le Devoir)



LEMÉAC
éditeur

Daniel Gagnon
VENITE A CANTARE

«Une oeuvre courte, dense et belle, tout à fait originale, où l'auteur a su créer un véritable roman lyrique et porter son art à son plus haut degré d'aboutissement.»
(Jean-Roch Boivin
Voix)



LEMÉAC
éditeur

Jean-Paul Fugère
LA PLACE DE LA MUSIQUE

«Un livre puissant qui dépeint avec lucidité le regard désarmé qu'un homme, arrivé à l'aube de son âge, jette sur sa vie.»
(Guy Cloutier
Le Soleil)



LEMÉAC
éditeur

Alain Pontaut
L'HOMME EN FUITE

«Cet ouvrage, essentiellement ordonné vers le désir de saisir la réalité des sentiments, arrive à témoigner de la part de détresse qui imprègne chaque existence. Envôûtement assuré pour une oeuvre exemplaire.»
Michel Laurin
Le Devoir



LEMÉAC
éditeur

Hans-Jürgen Greif
L'AUTRE PANDORE

Au cours d'une soirée, un cercle d'amis s'échangent des histoires insolites, parfois fantastiques, qui font passer un drôle de quart d'heure au lecteur invité. Des histoires vraies à dormir debout.



LEMÉAC
éditeur

Michel Tremblay
LES VUES ANIMÉES
suiivi de LES LOUPS SE MANGENT ENTRE EUX

Récits initiatiques qui retracent l'itinéraire d'une identité personnelle et d'un attachement fébrile aux univers réaliste et fantastique du monde cinématographique. À la fin, un clin d'oeil de l'auteur nous permet de lire par-dessus son épaule le petit roman qu'il avait écrit à 16 ans.



LEMÉAC
éditeur

Carnet 9

Yves NAVARRE

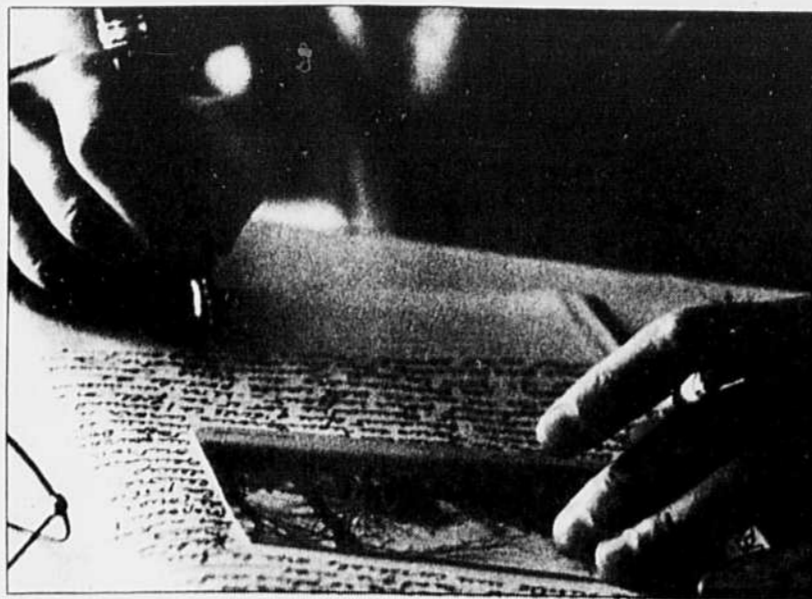
▲ La vie dans l'âme

QUI DONC a écrit ce n'est pas ma manière de penser qui a fait mon malheur, c'est celle des autres ? Sade, le divin marquis sur son divan, un certain quatorze juillet, il y a 201 ans. C'est à rendre le divan de Lacan de style et pas d'époque. Qui a glissé dans ma boîte à lettres ce qu'il, ou elle, qualifie de *modeste haïku*, sous la vague souple, une barque se brise, demain le ciel sera silencieux ? Qui a dit ce matin à la radio, le roman moderne s'acharne à arracher l'être à une vision tragique de lui-même, pour enchaîner sur Rousseau et son existentialisme immédiat évoquant le magnétisme romanesque selon Julien Gracq, le seul qui eut la présence d'esprit et le cran de refuser un Goncourt meurtrier, commentaire personnel. Ce prix-là coûte cher. On y laisse sa chair. Oui, ma chère Venise B. Aujourd'hui même, 17 novembre, ça fait dix ans qu'on me le fait payer.

Je persiste et signe. Tout appartient à ce Carnet, carnet de bord, et certains jours ça tanguent. On voit tout. Même l'inscription sur le mur du terrain vague d'en face, pas tannés d'être manipulés, réapproprions nos vies. Quelqu'un, quelqu'une, a donc pris la peine de l'écrire, la peine fougueuse, la peine infinie. On va chercher le pain ? On croise deux dames en évitant des sacs de vidanges. L'une dit à l'autre, « ça continue, les gens jettent leurs choux gras ». Le tout en vrac. Il y a de la neige dans l'air. L'atmosphère est à la traque. Vivement que ça crisse sous le pas. Il y a toujours un beau moment avant la slotche. Pour un peu, on deviendrait impatient. « On », terrible « on ».

À la radio, ce soir, il est question de sauver le monde, de respecter la nature et de lui redonner un semblant d'équilibre. Une dame, la voix perlée, si peu la voix aigre-douce des militantes des années 70, lit un texte, elle le lit parce qu'elle a peur de ne pas « tout-bien-dire ». J'entends qu'il faut suggérer à l'homme de renoncer à ce qui tue et de se donner à l'alliance qui féconde. Il est même fait état du pouvoir de la chaîne de l'amitié. Tout cela est convenable, pertinent, éperdument perdu d'avance. Nous sommes allés trop loin. J'écoute la radio. Je ne regarde pas la télévision. Je ne veux pas « voir ça », en plus.

Tout de bon pour nous, deux



spectacles s'en reviennent. Le premier, ici, déjà annoncé, *La Charge de Gauvreau* au TNM. À ne surtout pas manquer. Un jour, on jouera Gauvreau comme on joue Shakespeare, Tchekhov ou Pirandello. C'est du théâtre au sommet de l'humain. Libre à moi de penser que Gauvreau, comme Molière, est mort assassiné par toute une époque gagnée par les faussaires et les indifférents. Même, et surtout, s'il s'est donné la mort. Ex-libris de

Jean Giono, j'ai ce que j'ai donné. Second spectacle, *Carbone 14 et Le Dortoir* du 5 au 22 décembre au Théâtre Espace Libre. Entrons, rentrons dans la danse, pour le pur plaisir et pour la réjouissance. C'est devenu tellement rare.

Hotel Chronicles, de Léa Pool, film commandé par l'ONF, dans une série « parler Amérique », est un beau témoignage sur la pulvérisation du « rêve américain ». De chambre en chambre, d'hôtel et hôtel, de ville en

ville, Léa Pool se met en scène et questionne. Ne rêverait-on plus que du « rêve états-unien » ? D'est en ouest, et retour sur la « 66 », direction Chicago, c'est la même confiance, la même ferveur, le même échec qui revient. Si parfois, témoignages, l'humour pointe, il est grinçant et tout de suite, avec son art, Léa Pool redonne le « la », le ton juste, renonçant avec ténacité aux facilités et aux artifices du montage, livrant ce voyage brut du coffrage, et il s'agit bien d'un rêve amoureux qui perdure. Je pensais en sortant de la salle de l'ONF à la première ligne de « L'Europe romantique » du trop peu connu Guy de Pourtales, on ne se remet jamais d'un amour flétri.

Retenez vite vos places pour les supplémentaires de *L'Échange* au Café de la place. Les autres doivent être déjà vendues. Tant mieux. Le combat pour la langue fait merveille. Et la pièce de ce jeune auteur de 26 ans, Paul Claudel, 1894, première version fort heureusement intacte, pas remanié par le futur bourreau indifférent de Camille, est incroyablement d'ici comme dirait je ne sais plus qui. C'est le plus bel échange que j'aie jamais écouté, vécu. Daniel Roussel, metteur en scène, a vu clair et net, droit au but, terrien en diable, terrien et obsédé sensuel comme le jeune auteur. Le décor, d'un éclair signé Roussel également, est impressionnant, oui, dans un si petit théâtre, le ciel se

déchire dans la nuit. Et, surtout, c'est interprété au souffle près, au millièmètre de regard, avec dévotion, émotion, rigueur, droiture et folie (?) par quatre acteurs qu'il faut nommer, un à un, parce que ce qu'ils font est incroyablement fondu, puissant. Marc Béland en Louis Laine, robuste et fragile, indécis et obstiné. On y croit. Markita Boies en Marthe, effacée et présente, tenace et inflexible, émouvante à chaque respiration. Ah! quand elle dit, *main gauche, main droite, ô mains*, à son aimé! On souscrit. Luc Durand est un Thomas Pollock de roc. Il donne le vertige, il doute, il est sincère. Et Patricia Nolin en Lechy Elbernon par la clarté de ses élan donne encore plus de véracité (voracité ?) à cet « échange » et à son pacte qui nous touche de près, de si près, que c'en est presque noblement pornographique. Bref, Claudel avant l'eau bénite.

Callas dans Wagner c'est une curiosité. Gino Quilico dans Mahler, c'est désormais une évidence. La preuve en est l'interprétation qu'il vient de nous « donner » des « Chants d'un compagnon errant ». L'orchestre Métropolitain, finement dirigé par Agnès Grossmann, était ému, comme à un baptême. Décidément, le fils de Louis et de Lina va chanter et nous enchanter. Pourvu qu'il nous rende souvent visite.

Y.N

Le canard de la rue de Fleurus

TRUFO MISTO

IL Y A quelques années, et après plusieurs années, les artisans d'une revue baptisée *Polar* mirent la clé dans la porte du 27 rue de Fleurus, Paris, France, à deux pas de la librairie que tenait la mère Gertrude Stein.

On les imagine fort bien, ces artisans, traverser cette rue, pénétrer dans le bistrot du coin, et noyer leur chagrin policier avec des centilitres de Fleury. Le Fleury, c'est un vin polisson. C'est du beaujolais. Le beaujolais, grâce à René Fallet et Léo Malet, est un pinard littéraire.

Il y a quelques semaines, ces artisans sont revenus à la charge. Ils se sont installés dans leur bistrot. Ils

ont formé un comité de rédaction dont la composition devrait ravir tous les amateurs de la chose policière. Attention ! Voici l'identité respective de ces artisans : Jean-Pierre Deloux, Stéphane Bourgoïn, Alain Demouzon, Éric Libiot et... Jean-Patrick Manchette.

Noblesse oblige, ils ont demandé à l'érudit de la chose policière, soit Michel Lebrun, d'occuper le siège de rédacteur en chef. Puis François Guéris, patron des *Éditions Rivages*, a été choisi pour la direction générale.

Puis, ils ont photographié le patron du bistrot qui cultive l'expression lepniste de son faciès à coups de 13 degrés. Ils ont écrit des pages et des pages sur l'objet de leur passion, soit le roman policier. Ils ont réuni toutes ces pages. Ils les ont collées ensemble.

Sur le dessus, ils ont fait imprimer la photo en question sur laquelle on

remarquera la présence d'une dame aux formes aussi arrondies qu'un roman de Donald Westlake. Puis, ils sont allés à la rencontre du vieux Léo Malet. Un écrivain au style sympathique parce que né à Montpellier, chef-lieu du département où sont produits les plus importants volumes de gros rouge d'une France dit douce.

Ils ont demandé à Malet d'être le parrain de la renaissance de cette revue qui s'appelle toujours *Polar*. Après des années de silence, le vieux rufian a accepté. Pour souligner l'événement, il a écrit un billet.

En voici le libellé : « Enfin *Polar* paraît ! Ou plutôt, reparait. Car ce canard a la vie dure et maintenant qu'il a repris de nouvelles forces, il ne va pas se laisser couper les ailes comme ça. Enfin, les amateurs de littérature policière vont avoir à leur disposition une revue critique, historique, anecdotique, etc... Nestor Burma sort de son silence pour lui souhaiter longue vie ».

Le sommaire de ce premier numéro de 170 pages est impérial. C'est à la fois étonnant, décapant, original, drôle et sérieux. Ces braves littérateurs ont abattu du bon boulot. C'est fort bien fait. C'est fort bien présenté. C'est de la belle ouvrage.

Pour ce numéro, ils ont fait un spécial. Ils ont consacré des pages et des pages à ce merveilleux écrivain américain qui s'appelle Tony Hillerman, l'ethnologue du « polar ». Le dossier débute avec un article plein d'informations factuelles. Puis une bibliographie complète et détaillée de son oeuvre emboîte le pas. Puis un long, très long entretien de... 30



Illustration de la couverture de *Polar*.

indiens appellent ça *l'heure Navajo*, ce qui signifie *Dieu sait quand !*. Vive le temps Navajo !

Après l'entretien, on a droit à une nouvelle inédite de Hillerman et à un article remarquable de Michel Lebrun sur la manière Hillerman. Puis il y a un inédit de Peter Corris, la facette australienne du « polar ». Puis il y a des critiques de livres. Puis il y a *Mary Clarissa Miller alias Agatha Christie qui aurait eu 100 berges le 15 septembre dernier*.

Agatha, faut aimer. Agatha, j'aime pas. Ce qui ne m'a pas empêché d'apprécier le travail de Guéris, Lebrun et de leurs petits copains, notamment de René Reouven, l'auteur d'un *Bestiaire de Sherlock Holmes* fascinant. Ce roman de Reouven a paru il y a quelques années chez Denoël.

Polar, le patron du bistrot situé en face du 27 rue de Fleurus, les formes arrondies d'une dame non identifiée, sont disponibles dans ce qu'il est convenu d'appeler les bonnes librairies. Le prochain numéro ? Dans trois mois.

P.S : Pour souligner le numéro cent de la collection de poche qu'elles consacrent à la chose policière, Les Éditions Rivages ont opté pour ce fabuleux *Dahlia Noir*, premier volet du quatuor que son auteur, James Ellroy, écrit sur le Los Angeles des années 50.

P.S no2 : C'est à souligner. Toute librairie dite bonne, doit vous refiler gratuitement une plaquette de 97 pages comprenant une entrevue avec James Ellroy et une nouvelle inédite et très chouette de celui-ci. Elle s'intitule *Coup de passion*. Que faut-il faire pour mettre la main sur ce document excellent ? Acheter deux James Ellroy.

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

UNE HISTOIRE INVENTÉE



Vous avez aimé le film... Offrez-vous le scénario. Revivez le plaisir du texte d'André Forcier et de Jacques Marcotte. Accompagné de 24 photos.

152 pages
16,95 \$

NE TAXEZ PAS LES LIVRES

ÉDITIONS DU ROSEAU
6521, rue Louis-Hémon, Montréal, Québec H2G 2L1

Une femme de chair et de sang



Sans doute Marguerite Yourcenar, qui n'aimait guère les curiosités d'ordre « privé », eût-elle été troublée par la superbe biographie qu'a écrite Josyane Savigneau.
François Nourissier, Le Figaro

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES, 546P. 39,95\$

blocs. De rencontres. Et par voie de conséquence des mots comme *en avance* ou *en retard* n'ont pour eux aucun sens. Car si Joe doit voir Pete, le moment de leur rencontre est celui où ils se rencontrent et personne en peut être ni en avance ni en retard... Et cela rend fou les Indiens qui vivent alentour. Les Navajos ne sont jamais où ils censés être. Les autres

CLAUDE VIEL
L'ARBRE À DEUX TÊTE
Original, et pénétrant, cet essai rend hommage au poète Paul Chanel Malenfant qui a toujours eu le courage des mots.
Collection CRELIQ
l'Hexagone / ESSAI



DES NOUVEAUTÉS À DES PRIX IRRÉSISTIBLES...
FILLES D'ÈVE
Christiane Olivier
Prix ord. 24,95 \$ **Notre prix 18,95\$**
le Parchemin
STATION MÉTRO, BERRI-UQAM, MONTRÉAL, H2L 2C9 - (514) 845-5243
LIBRAIRIE AGRÉÉE

AU KIOSQUE 369, DES ÉDITIONS DU MÉRIDIDIEN, AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL, VENEZ RENCONTRER:

- Alberte Villeneuve,** auteure de *Le Jardin négligé* le 17 novembre à 12h00
- Yvon Pageau,** auteur de *Le Phénomène humain et son évolution* le 17 novembre à 14h00
- Claude Bergeron,** auteure de *Architecture du XXe siècle au Québec* le 17 novembre à 15h30
- Jean-Claude Bernheim,** auteur de *Police et pouvoir d'homicide* le 17 novembre à 16h00
- Guillemette Isnard,** auteure de *La Mémoire vivante* le 18 novembre à 15h00

Méridien
ÉDITIONS DU MÉRIDIDIEN